

Henri VanLier, Anthropogénie

Constitution continue d'Homo comme état-moment d'Univers
(SGDL 1995 et 1998 - Cinquième état : mai 1998)

Chapitre 23 - Les théories d'Homo contemplatives

A. LES PSYCHOSOCIOLOGIES ARCHIMEDIENNES	2
1. La psychologie expérimentale	
2. La sociologie statistique	4
3. La sociologie galiléenne	
B. LES PSYCHOSOCIOLOGIES RADICALES	5
1. Le courant sémiotique peircéen et le néopositivisme	
2. Le courant phénoménologique	7
3. Le courant psychanalytique	9
a. L'édifice freudien	
b. Les compléments et les retournements	12
c. Les trivialisations	
d. Les réformes	
e. La rupture schizanalytique	13
4. Le courant structuraliste	15
5. Le courant des catastrophes élémentaires	19
C. LES ANTHROPOLOGIES	21
1. La paléanthropologie	
2. L'anthropologie physique	24
3. L'anthropologie culturelle	
4. L'anthropologie philosophique	
5. L'anthropologie poétique	
D. L'ANTHROPOGENIE	27

L'anthropogénie vient de survoler en deux chapitres certaines théories qu'Homo a faites sur lui-même indirectement, du seul fait qu'il parlait, ou qu'il produisait des oeuvres littéraires, ou qu'il affrontait ses conflits esthétiques, économiques, politiques, langagiers. Cependant, il est arrivé un moment, autour de 1900, où Homo s'est pris lui-même pour objet d'étude d'une manière directe.

Pour comprendre ce brusque besoin de "sciences humaines" contemplatives, on invoquera surtout la maturation de la théorie de l'Evolution, qui invitait à considérer Homo comme un maillon parmi des chaînes évolutives, maillon dont il fallait préciser à la fois la phylogénèse, l'épigenèse, l'ontogenèse, les clivages en sous-groupes, quelques singularités d'organisation constantes. D'autre part, la physico-chimie avait si profondément révolutionné la théorie des choses qu'on pouvait se demander si une psychosociologie prenant de la hauteur ne révolutionnerait pas autant la théorie de cette chose particulière qu'est Homo. Enfin, on remarquera qu'à ce moment le MONDE 3 commençait à se délivrer du MONDE 2, qui empêchait toute psychosociologie systématique en supposant que la "pensée" se saisissait suffisamment elle-même par introspection.

A. LES PSYCHOSOCIOLOGIES ARCHIMEDIENNES

Quand, il y a 2,3 mA, Archimède proposa une science consistant à indexer purement (sans charge) les indexables purs (déchargés) de l'Univers, ni lui ni personne autour de lui n'eût songé à appliquer aux théories d'Homo une méthode qui suscitait déjà de telles résistances "humaines" dans la théorie des choses. Même quand, lors du premier triomphe décisif de l'archimédisme en mécanique au XVIIe siècle, Descartes dans son Traité des Passions signala que les émotions et les sentiments des hommes avaient des substructures anatomo-physiologiques, qui oserait dire qu'il inaugurerait une vraie méthode de psychologie archimédienne?

1. La psychologie expérimentale

C'est seulement en 1879 que Wundt crée à Leipzig le premier laboratoire officiel de psychologie expérimentale. Et les débuts furent ambigus. L'essentiel des manuels fut longtemps remplis de considérations d'anatomie et de physiologie des sens, d'apprentissage par conditionnements pavloviens et opérants, de distinctions entre l'apprentissage et la maturation, d'expériences gestaltistes qui concernaient autant ou davantage l'animal que l'homme.

Cependant, après une longue mise en train, des résultats décisifs modifièrent l'image qu'Homo se fit de soi. La psychologie génétique lui faisait toucher du doigt à quel point chaque spécimen hominien était une construction progressive, délicate et hasardeuse depuis sa naissance, voire depuis sa gestation. Elle suivit la mise en place du "non" et du "oui", et tenta de comprendre le stade du "pourquoi?" enfantin inlassablement répété. Elle observa la précocité du sourire chez le nourrisson, son stade d'accompagnement musculaire de la réplétion

alimentaire, ses concordances avec le sommeil paradoxal, jusqu'à son expression de mise en suspens de l'environnement.

Très subtilement, l'analyse factorielle suggéra à Homo qu'il n'était peut-être pas doué de "facultés" classiques - mémoire, intelligence, volonté - mais plutôt qu'en analysant ses performances on y pointe des facteurs prévalents donnant lieu par leur corrélation à des constellations d'aptitudes très différentes selon chaque organisme et système sémiotique ; chacun n'ayant pas une intelligence, mais des myriades d'intelligences diverses seulement groupables en pools de performances qui font son idiosyncrasie. De même pour les innombrables mémorisations et mémorations particulières qui font "la" mémoire d'un individu, et pour la spécificité de ses perceptions. Sur cette lancée, l'analyse factorielle aurait pu nourrir une puissante psychologie différentielle des civilisations et des ethnies, si ce thème n'avait été tabou, surtout dans les pays latins, hostiles à toute anthropologie physique. Enfin, dans l'acquisition du langage, les psychologues linguistes mirent en évidence des faits surprenants que nous avons rencontrés dans nos chapitres 15 et 16 sur l'origine et la nature des dialectes, et qui furent largement diffusés, par exemple grâce à *The Origin of Language* (Freeman, 1991).

On aurait donc pu croire qu'Homo allait trouver dans la psychologie expérimentale un moyen de voir plus clair dans ses mécanismes et son développement, et d'en tirer une pédagogie expérimentale puissante. Ce serait oublier que dans cette discipline rien n'est plus difficile que de savoir ce qui est prouvé et ce qui ne l'est pas, au point que d'ordinaire le plus sûr y est le moins significatif, et le plus significatif le moins sûr. L'épistémologie, par laquelle Piaget a entrepris de décrire rigoureusement l'ontogenèse à travers laquelle les spécimens hominiens élaborent leurs deux référentiels fondamentaux, l'espace et le temps, a quelque chose de pathétique, par la pertinence du propos jointe à la quasi impossibilité de le mener à terme. Tant les protocoles d'expérience piagétiens sont sinueux. Tant ils laissent hors de leur prise toutes sortes de dimensions dont ils ne sauraient tenir compte. Tant d'autres approches sont envisageables, par exemple, la théorie de la reconnaissance des formes de Harry Blum et ses vérifications par Liliane Lurçat, discutées par Thom dans *Perception et compréhension* (Apologie du Logos, 162-182).

Les dangers sont d'abord dans la terminologie, comme l'illustre l'apprentissage du langage par la guenon chimpanzé Sarah dont le cas concerne vivement l'anthropogénie. Dans leur fracassant article *Teaching Language to an Ape*, du "Scientific American" d'octobre 1972, le couple éducateur de Sarah, Ann James et David Premak, expliqua comment celle-ci devint progressivement capable de déplacer pertinemment des plaquettes arbitrairement configurées et renvoyant à des "nouns, verbs, conditionals, adjectives, concepts, analysis", et d'écrire : "She learned the concept not name of. Thereafter Sarah could be taught new nouns by introducing them with name of". On voit le piège. Car la question est de savoir s'il y eut jamais un "nom", un "verbe", un "concept", une "analyse" quelconque pour Sarah, ou seulement chez ses expérimentateurs ; de même que pour la guenon Washoe, lorsqu'elle transmet les signes qu'elle avaient appris à sa descendance. Quand on lit ailleurs que les abeilles apprennent à reconnaître les fleurs utiles par une catégorisation de la couleur, on n'est pas plus rassuré. Sarah se prêta à une expérimentation très complexe, mais elle-même ne semble n'avoir jamais rien expérimenté, ce que fait justement tout enfant qui apprend un

dialecte. Comme souvent en psychologie expérimentale, le travail des Premak fut utile contre leur intention : e converso, il dégagea exemplairement l'expérimentation inhérente à l'apprentissage du locuteur hominien quand il s'agit de sa langue primaire.

La psychologie expérimentale dépend fort des techniques d'exploration dont elle dispose, et la récente imagerie cérébrale lui confère un regain de pertinence et d'efficacité. Les images des aires du cerveau affectées par la parole-lecture, par le langage primaire (langue maternelle) vs le langage secondaire (langues apprises), par l'orgasme selon les sexes ont parfois apporté plus de faits éclairants qu'un siècle d'observations trop intérieures dans l'introspectionnisme, et d'expérimentations trop extérieures dans le behaviorisme.

Reste une difficulté plus basale que les glissements terminologiques. Archimédienne, la psychologie expérimentale laisse hors de ses prises presque tout ce qui est peu ou pas indexable, donc presque tout ce qui est spécifiquement hominien : (a) l'événement qu'est l'avènement du corps techno-sémiotique d'Homo dans l'Univers ; (b) l'articulation des index et des indices ; (c) les effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques ; (d) les rapports des fonctionnements avec la présence-absence ; (e) la possibilisation et l'allostasie (le modèle des attractions-répulsions de Hebb est strictement homéostatique). Bref, toutes les bases de l'anthropogénie.

2. La sociologie statistique

Les succès de l'approche statistique en thermodynamique depuis 1850 devaient attirer l'attention de Quetelet et d'autres sur le fait que les systèmes sémiotiques d'Homo étaient eux aussi, sur de larges populations, abordables par la même méthode. Et quant à la description des situations instantanées, et quant à la prévision des états subséquents. Les comportements apparemment les plus individuels, comme le fait de se tuer soi-même (caedere sui), s'avéraient dépendants de conditions et de régulations sociales, dans leurs fréquences comme dans leurs modes. Durkheim publie *Le Suicide* en 1897.

Cette approche montra la constance (la rigidité) des systèmes sémiotiques dans les taux de natalité, les tendances électorales, religieuses, nationalistes et internationalistes. Elle fournit aussi des matériaux à l'étude de leurs catastrophes élémentaires (C.Zeeman), comme les krachs et les révolutions. Elle permis même, à travers les sondages d'opinion, de suivre à chaud et de comprendre un phénomène tout à fait singulier : le fait que, dans des groupes démocratiques de 50 ou 200 millions d'habitants, un candidat soit souvent élu selon un partage de 52/48, voire de 51/49, en des ajustements collectifs successifs quand l'ensemble du groupe est suffisamment informé de la situation globale.

Mais ici les limites sont plus graves encore que dans la psychologie expérimentale. Car, par nature de la méthode, ni les tendances fines, ni le contenu des tendances lourdes, ni leur étiologie ne sont éclairées. En particulier, la mise en place des phénomènes nouveaux échappe presque entièrement à l'attention. Quant aux phénomènes étudiés, ils n'ont aucune réalité ni définition consistante: ainsi de la famille, du métier, de l'art, de la religion, des loisirs, de l'habitat, de l'enseignement, de la "culture", dont des courbes en cloche et en S se proposent de cerner les aventures. Plus encore que dans la psychologie expérimentale, le significatif est douteux, et seul le trivial se

confirme : "les enfants issus de milieux modestes accèdent moins facilement à l'enseignement supérieur que les enfants de milieux aisés".

Dans la France récente, les enquêtes de l'INSE (Institut National de Science Economique), en raison même de leurs grands moyens, montrent les insignifiances, trivialités, non pertinences, aveuglements sur le neuf qui sont caractéristiques de cette approche. Pour prendre une comparaison botanique, il s'agit souvent d'un relevé minutieux des conifères dans une forêt où commencent à se mettre en place des feuillus. Lesquels pourtant sont l'avenir, et même le véritable présent du lieu.

L'enquête sociologique statistique pose une question anthropogénique radicale. Elle suppose que les gens savent plus ou moins ce qu'ils pensent, ou qu'en tout cas ils pensent quelque chose. Rien n'est moins sûr. A part quelques spécimens monolithiquement convaincus, - et y en a-t-il? - la pensée, la croyance, la conviction de surface cohabitent le plus souvent avec leurs contraires, en profondeur, ou plus exactement ailleurs. Et non pas, de façon paulinienne, parce que, par faiblesse ou par intérêt, "je ne fais pas le bien que j'aime et que je fais le mal que je hais", mais parce que le cerveau d'Homo est tel que c'est la conviction comme telle qui y est protéiforme. Nul n'est souvent si radicalement athée qu'un croyant convaincu, si radicalement croyant qu'un athée militant, pour autant même que les expressions "je suis croyant", "je suis incroyant", "je suis agnostique" aient un sens pour le locuteur, et pour l'interlocuteur. - Ce qui n'exclut pas qu'il n'y ait des tendances d'opinions significatives, que justement la sociologie est bien en peine d'apercevoir.

En fait, le rôle de la sociologie statistique est peu de déceler ce qui se passe, et beaucoup de contribuer à faire que quelque chose se passe, ou du moins à le faire croire. D'où l'importance qu'y jouent les instituts de sondage, qui dégagent des partis, ou fait croire qu'il y a des partis, par la communication régulière d'intentions de vote et de cotes de popularité. Cette modalité de l'"erreur commune" a sans doute pour fonction de freiner médiatiquement la dispersion du consensus dans des sociétés qui croient jouir de la liberté d'opinion.

3. La sociologie galiléenne

La deuxième Guerre mondiale, très industrialisée, obligea les spécimens hominiens à trier rapidement de grandes populations aptes à des tâches définies : l'aviation, l'artillerie, l'infanterie, les secours, l'approvisionnement. Et, plus particulièrement, à décider comment dans une escadrille de chasseurs ou de bombardiers disposer les uns par rapport aux autres pour en obtenir les performances groupales les meilleures?

En réponse à cette dernière question, Kurt Lewin initia un calcul qu'il nomma lui-même galiléen, et qui évoque surtout le parallélogramme des forces de Leibniz, puisqu'on y mesure l'efficacité d'un team en y indexant les attractions et répulsions qui existent entre ses membres. Depuis, cette démarche inspire la gestion des entreprises tant militaires que commerciales. D'une efficacité réelle ou supposée, elle a confirmé chez les spécimens hominiens le sentiment qu'ils n'ont nullement les facultés et l'autonomie que leur prêtait le MONDE 2, et qu'ils fonctionnent comme des relais de réseaux, selon la vue du MONDE 3 et les pressentiments de l'analyse factorielle, que nous a fait rencontrer déjà la psychologie expérimentale.

B. LES PSYCHO-SOCIOLOGIES RADICALES

Dès leurs débuts autour de 1900, les sciences humaines, en même temps qu'elles invoquaient les ressources de la méthode archimédienne, entreprirent sur leur objet et leurs méthodes d'approche des interrogations radicales, qui dans les sciences physiques, la mathématique et la logique n'avaient eu lieu qu'après des siècles d'exercice. On peut penser que ces mises en questions fondamentales furent favorisées par certaines insuffisances de la méthode archimédienne quand il s'agit de l'objet Homo. Et aussi parce qu'à l'époque il y avait un climat général de "crise des fondements" jusque dans les sciences exactes. Du reste, des remises en question fondamentales avaient lieu concomitamment dans les arts plastiques, en musique, dans la danse, en raison du fossé qui se creusait entre le MONDE 2 s'effaçant et le MONDE 3 se confirmant.

Quoi qu'il en soit, dès ces années, au moins quatre courants eurent des prétentions de radicalité : la sémiotique (Peirce) et le néopositivisme (Wittgenstein), la phénoménologie (Husserl, Heidegger, Sartre), la psychanalyse (Freud), le structuralisme (Saussure, Lévi-Strauss). A quoi, dans le dernier tiers du siècle, se joignit le courant des catastrophes élémentaires (Thom, Zeeman).

Le point de vue de l'anthropogénie n'est pas historique. Mais elle doit situer ces courants radicaux pour diverses raisons. (a) Ils l'annoncent, et elle tire parti de chacun. (b) Ils montrent combien, dans une situation nouvelle, tel l'avènement du MONDE 3, il est difficile d'échapper aux torons philosophiques antérieurs ; ici la tradition occidentale du MONDE 2. (c) Ils illustrent la précipitation et la suffisance endotrope des spécimens hominiens dès lors que n'interviennent pas les contraintes exotropiques de l'archimédisme, comme c'est le cas dans les sciences exactes.

1. Le courant sémiotique peircéen et le néopositivisme

Autour de la crise archimédienne des fondements de 1900, il eût été étonnant que quelqu'un ne s'avisât point qu'Homo était fondamentalement l'animal signé et signant. Et que, s'il pense, toutes ses pensées sont faites de signes : "We think only in signs". Il fallait donc faire une théorie radicale du signe. Et pourquoi cette théorie du signe, la sémiotique, n'aurait-elle pas été la théorie fondamentale à la fois d'Homo et des choses.

L'explorateur de cette terra incognita était disponible. L'Américain Peirce avait vraiment beaucoup de cordes à son arc. Il pratiquait par métier l'expérimentation archimédienne, il était logicien au point d'avoir initié la logique des relations, il avait une bonne culture mathématique grâce à un père mathématicien chevronné. Mais de plus il avait un sens aigu de la poésie, une connaissance de toutes les philosophies occidentales récentes et médiévales, un goût de la description phénoménologique la plus minutieuse, une liberté d'esprit radicale, un élan infatigable, l'humour, l'avantage d'avoir été repoussé par toutes les instances universitaires. Il avait une motivation puissante, puisqu'il était littéralement torturé par le fait que le nominalisme logique réussissait dans les sciences tout en semblant insuffisant ontologiquement et épistémologiquement : il devait bien y

avoir quelque chose d'objectif dans l'universalité des concepts de genre et d'espèce. Oui, pensait-il, le médiéval Duns Scot avait raison, les signes ne sont pas de simples conventions, et leur désignés ne sont pas de simples référents. Ils dépendent plus de l'Objet que l'Objet ne dépend d'eux. Comme tout au monde, ils font bien partie du monde.

A ce compte, on aurait pu croire que Peirce allait inaugurer une anthropologie fondamentale et même l'anthropogénie. Cependant, d'entrée de jeu, comme Edgar Allan Poe et Walter Whitman, il fonde les indices, qui vont de l'objet au sujet, et les index, qui vont du sujet à l'objet, et il ne retient que le terme index pour les deux. Ainsi obtenait-il trois types de signes, (a) les icônes, (b) les index (indices + index), (c) les symboles, ce qui confirmait le trinitarisme occidental que lui avait suggéré sa théorie des relations logiques ternaires (avec un et avec deux on ne fait pas grand-chose, il faut un troisième terme pour qu'une dialectique se mette en marche), et qui finit par l'inciter à distribuer l'Univers entier en une Firstness (des qualités, rendues par les icônes), une Secondness (des forces, que manifestent les indices), une Thirdness (des lois, qui s'écrivent en particulier dans les symboles de la physique). Ainsi, dès 1900, le fondement correct de toute l'anthropogénie, à savoir l'articulation des indices indexés, fut-elle manquée. En partie parce qu'Homo a le fétichisme des nombres et des symétries.

Du reste, comme les phénoménologues, Peirce, pourtant archimédien lorsqu'il s'agit de physique, demeure ourd à la physiologie du système nerveux, et à tout ce qui dans les sciences de la nature pouvait apporter des lumières aux sciences humaines ; en particulier, il semble avoir été allergique à l'évolutionisme, si vivace dans le monde anglo-saxon qui l'entourait. Son cas éclaire plusieurs aspects de l'anthropogénie : la difficulté de passer d'un moment philosophique à un autre, ici du MONDE 2 au MONDE 3 ; les limites de la subtilité, tant de la sienne, inspirée de Duns Scot (doctor subtilis), que de celle des phénoménologues autour de lui. Il est remarquable que Peirce, qui a distingué des dizaines de types de signes, en une classification dont il reconnaît lui-même que pour finir elle est flottante, n'ait pas fait la distinction la plus grosse et la plus fondamentale de toutes, celle des indices et des index.

Le courant sémiotique devait traverser tout le XXe siècle. Assez logiquement, il se radicalisa d'abord à l'extrême dans ce qu'on appela un "atomisme logique", bien représenté en 1921 par le Tractatus logico-philosophicus de Wittgenstein. Puis il prit un tour plus pratique. Regardant de plus près le langage courant, Wittgenstein, esprit loyal, se rendit vite compte à quel point il était situationnel, un "jeu de langage" travaillant en flou ; ce fut le thème de ses Investigations philosophiques. Cependant, il est anthropogéniquement remarquable que celles-ci ne furent publiées qu'en 1953, deux ans après la mort de leur auteur, et ne furent jamais populaires.

Sinon, le courant sémiotique, qui en son départ engageait philosophiquement une conception très générale de l'existence hominienne, cosmologie et mystique y comprises (ni Peirce ni Wittgenstein n'ignoraient la présentivité), finit par être recouvert par des théories ponctuelles répondant aux besoins urgents des machines à traduction et à imagerie, des enquêtes de marketing, des constructions d'image de produits commerciaux ou politiques. Il ne fit plus surface que dans des oeuvres d'art conceptuel éclairées par le motto de Kossuth : art as idea as idea.

2. Le courant phénoménologique

Autour de 1900, dans un moment où il semblait qu'il fallait tout reprendre à la base, un recours plausible fut une phénoménologie critique, c'est-à-dire une théorie (logie) des données de la conscience en tant qu'apparitions (phénomènes, *phainomena*, apparaissants). Ceci n'était pas en contradiction avec le logicisme sémiotique de Peirce, qui s'obligeait à faire des descriptions phénoménologiques allant parfois jusqu'à l'épuisement. On n'oubliera pas que les premiers écrits de Husserl furent des *Logische Untersuchungen*.

La phénoménologie husserlienne fut une démarche radicale en effet, puisqu'elle s'obligeait, pour les contenus de la conscience (*Bewusstsein*), à "mettre leur existence entre parenthèses", de façon à les réduire à de pur *cogitata* (cogités), et à voir alors quelles sont leurs structures absolument inévitables, "essentiels", "transcendantales", en tant que perçus, qu'imaginés, que désirés, qu'émouvants, que remémorés, etc.? Cette pratique se recommandait d'autant plus qu'elle était latente dans la pratique philosophique de l'Occident au moins depuis Plotin et Augustin, et que l'originalité de l'apparition de l'être habitait d'un bout à l'autre la phénoménologie non critique de la Phénoménologie de l'Esprit de Hegel. Il fut même écrit en 1950 que toute la philosophie classique allemande refusait le doute méthodique linéaire cartésien, et s'installait d'emblée dans un champ phénoménal in(dé)fini ; qu'elle était phénoménologique par nature (Thevenaz).

On aurait pu croire qu'il y avait là de quoi enclencher une psychosociologie du MONDE 3, et même une anthropogénie. Cependant, fidèle à l'apriorisme du MONDE 2 et plus particulièrement au transcendantalisme de Kant, Husserl continua de partir du *Bewusstsein* (être conscient), non du couple fonctionnements/présence, et postulat que la conscience était si intime à soi qu'elle suffisait, sinon à se décrire directement elle-même, comme dans le "cogito" cartésien censé être une substance spirituelle, du moins à décrire l'essence de ses "cogitata" dans un "cogito cogitata".

Les Méditations cartésiennes de 1929, à un moment où l'on peut penser que Husserl avait atteint la maturité de sa démarche, sont assez éloquentes : "Ainsi s'offre à nous une science d'une singularité inouïe. Elle a pour objet la subjectivité transcendantale concrète. Elle s'oppose radicalement aux sciences telles qu'on les concevait jusqu'ici, c'est-à-dire aux sciences objectives. Ici il s'agit d'une science en quelque sorte absolument subjective, dont l'objet est indépendant de ce que nous pouvons décider quant à l'existence ou à la non-existence du monde. La dite science commencera donc comme égologie pure". Et, quand l'égologie pure des premiers chapitres sera dépassée dans les derniers, ce ne sera pas pour retrouver une substance du monde, comme chez Descartes, mais pour dépasser le "solipsisme" en une "intersubjectivité monadologique".

Que, dans les années de ces propos, la phénoménologie transcendantale de Husserl fût en train de devenir existentielle chez le Heidegger de *Sein und Zeit* (1927) ne déjoua pas ce parti. L'Esquisse d'une théorie des émotions de Sartre déclare sans ambages que rien ne saurait influencer une "conscience", donc non plus l'émouvoir, qu'elle ne peut que s'influencer et s'émouvoir elle-même à propos du monde, ce qui rend non pertinent tout intérêt pour la physiologie qui sous-tend les

émotions. C'est du reste dans un refoulement ou une forclusion remarquables que la phénoménologie restera sourde à la physiologie, à l'anatomie, à la paléoanthropologie, aux vues historiques rigoureuses, à l'évolution des techniques, bref à tout le champ de l'hominien qui n'était pas accessible en restant cartésienement "dans son poêle", ou à la table du Flore ou des Deux Magots.

Sourde même à la spécification des civilisations. Les réflexions sur la question juive de Sartre n'ont pas un mot sur les trois millénaires d'une des cultures les plus originales qui soient, l'hébraïque, ni sur ses contrastes, fatalement problématiques ou cataclysmique, avec d'autres cultures, en particulier avec la culture occidentale, en ce qui concerne l'esthétique, l'architecture, le logos et le chaos, la souffrance, la mort, l'humour, etc. L'auteur s'installe endotropeusement dans une déduction pure, où à partir de rapports jugés transcendants entre l'en-soi et le pour-soi, un groupe dit "dominé" est défini hégéliennement par un groupe dit "dominant" : ainsi le juif serait défini (créé?) par l'antisémite, comme la femme par l'homme chez Simone de Beauvoir, comme le nègre par le blanc dans Les Nègres de Genet alors sous la coupe de Sartre. La seule notation réaliste de l'ouvrage est celle qui concerne la relation du juif à l'argent, sans doute parce que ce dernier est donné là comme expérience d'abstraction pure, par quoi il rentre dans le système général de l'"abstrait" versus le "concret" de la psychanalyse existentielle sartrienne. Cette fantasmagorie est d'autant plus exemplaire de l'endotropie habituelle des philosophes qu'au même moment commençaient à paraître, non sans bruit, des ouvrages novateurs sur l'hébraïcité comme source du christianisme (Tresmontant).

Est-ce à dire que la phénoménologie ait été la philosophie pour midinettes qu'y voyait Lévi-Strauss? Nullement. Elle a mis en place une attention remarquable à la signification proprement hominienne des faits les plus quotidiens. Chez Sartre, cela a donné des remarques intéressantes sur la double face du "je m'émeus"/"je suis ému", sur la distinction de la peur et de l'angoisse, sur l'absurde de la racine du Jardin des Plantes, etc. Cela a invité à poser la question digne de conclure la "gigantomachie autour de l'Être" que fut le MONDE 2 : quel est l'être de la conscience? Cela a donné aussi des vues vraiment consistantes en psychopathologie chez plusieurs qui, comme Jaspers, Erwin Strauss, Binswanger, Buytendijk combinèrent le nouveau regard phénoménologique avec une discipline exigeante comme la psychiatrie, où l'urgence obligeait à prendre en compte les faits, et même les plus faits les plus terribles de la condition humaine.

Si Heidegger était né vingt ans plus tard, et s'il avait pu intégrer les découvertes extraordinaires de la paléoanthropologie à partir de 1950, et aussi les découvertes sur l'Univers, peut-être aurait-il vu que son concept de *Zuhandigkeit* (qualité d'avoir les choses sous la main) pouvait fournir le point de départ d'une anthropogénie, plutôt que le repérage d'un simple "existential" intemporel. Mais, étant donné l'endotropie philosophique, aurait-il été y voir plus que Sartre? Et, du reste, la *Zuhandigkeit* de Heidegger est plus proche du *Arbeit* de Marx, encore aristotélicien, que de la production-distribution réticulaire du MONDE 3. Nous reviendrons sur son cas à propos de l'anthropologie philosophique <22C4>.

3. Le courant psychanalytique

Dans la crise archimédienne des fondements de 1900, la psychanalyse aussi aurait pu initier une anthropogénie, et cependant elle ne l'a pas fait. Et cela pour des raisons qu'il faut découvrir et préciser chemin faisant.

a. L'édifice freudien

Nous entendons ici par l'édifice de la psychanalyse les dix-huit volumes des Gesammelte Werke de Sigmund Freud disposés chronologiquement, et où l'on voit un spécimen hominien explorer ce qu'il rencontre et ce qui lui fait obstacle, opérant les retournements qui s'imposent, tel le passage de la première à la deuxième topique, ou dépassant le principe de plaisir. Nous n'avons pas à prendre en compte les textes publiés récemment par Ilse Grubrich-Simitis sous le titre Zurück zu Freuds Texten. Ceux-ci, dont Freud ne souhaitait pas la publication, intéressent les interrogations secrètes de l'individu Freud, non la psychanalyse véhiculaire, qui seule a conditionné les vues qu'Homo s'est faites de lui-même au cours du XXe siècle.

Relevons d'abord en quoi cette psychanalyse a rompu avec le MONDE 2 et ouvrait le MONDE 3. Nous relèverons ensuite ses adhérences au MONDE 2.

(1) Pour les Gesammelte Werke, la situation hominienne n'est pas le fruit de quelque essence intemporelle, manichéenne ou platonicienne ; ni non plus d'un accident ontologique et épistémologique, comme une chute originelle. Elle tient à ce qu'Homo, comme tous les vivants, s'inscrit dans l'Evolution biologique, où son ontogenèse récapitule plus ou moins sa phylogenèse, selon la suggestion de Haeckel, très vivace à l'époque.

(2) Pour comprendre comment un organisme animal peut devenir sémiotique, il faut interroger d'abord la capacité de son système nerveux de déplacer-substituer les objets des pulsions, et aussi les régions corporelles les plus capables de significations topologiques-cybernétiques, à savoir les orifices, et surtout les orifices à sphincter : bouche, anus, vulve-pénis, où se modulent les rapports entre le milieu extérieur et le milieu intérieur, que venait de définir Claude Bernard.

(3) Cependant, les choses se compliquent du fait que les signes sont d'abord plus analogisants (maternels), puis plus digitalisants (paternels). Cette bipolarité distribue un complexe dit d'Oedipe dont chaque spécimen hominien doit trouver une première résolution dans ses débuts, une seconde à l'adolescence.

(4) A ce compte, la construction sémiotique du Bewusst (le "su focalement") n'est pas linéaire à la façon de Fichte et Hegel. Elle est perturbée par la pression des événements physiques ou sociaux, comme parfois aussi par les carences de la complexion nerveuse. Dans les plus mauvais cas, l'individu est induit à s'établir en dehors de la réalité (Realität), c'est la psychose, "perte du sentiment de la réalité". Dans le meilleur des cas, il est induit à des sublimations. Dans l'éventualité intermédiaire ont lieu les stagnations de la perversion, ou encore les contournements et rétorsions de la névrose, dans laquelle les crampes organiques, les lapsus, les actes manqués de toutes sortes transposent en réalisations détournées les rencontres insupportables entre pulsions (Triebe) et réalités.

(5) En tout cas, les spéciemns hominiens sont désormais déboutés du nous grec globalisant totalisateur, de la large et vaste anima-animus

romaine, de la pénétrante conscientia chrétienne (quodammodo omnia), de la pensée et raison rationalistes, du Bewusstsein allemand intense, qui tous, avec des nuances d'extériorité et d'intériorité, de ponctualisme ou d'expansion, leur avaient proposé d'eux-mêmes une vue centralisatrice et même sommitale (arx mentis). Non qu'Homo du MONDE 2 n'ait nullement aperçu les ombres qui cernaient ou pénétraient son "je-moi", mais elles lui demeuraient extrinsèques et comme accidentelles, n'affectant pas son essence ultime. Dans la topique freudienne, elles appartiennent à son étoffe, à son principe, intrinsèquement.

(6) Pour autant la théorie et surtout la cure marquent un dégagement du MONDE 2 et un premier passage au MONDE 3. Dans un reste de la conscience classique (Be-wusst-sein), Freud avait d'abord cru un moment que la vérité serait par elle-même salvatrice, et qu'il suffirait donc au patient pour guérir (se rectifier) de rencontrer sous ses symptômes son vrai désir, grâce surtout à la voie royale de ses associations libres sur des fragments des récits parlés qu'étendu sur une couche il ferait de ses rêves (les rêves mêmes étant inaccessibles). Outre que les résultats ainsi obtenus furent décevants, il apparut que l'analyste n'était pas l'opérateur neutre qu'il se croyait être. Il suscitait et déplaçait des fantasmes, en un transfert (amoureux ou croyant) chez le patient et un contre-transfert chez lui-même, à l'occasion de quoi pouvait s'ouvrir, moyennant des circonstances structurelles et extérieures favorables, - moyennant l'intercérébralité primatale et hominienne, - quelque chose d'un rythme et d'un horizon, perdus ou pas encore atteints. Ainsi, ce qui n'était qu'une analyse vira à une séance, en un pressentiment des interactions instauratrices possibles qui s'instaurent dès qu'on active-passive, chez un spécimen hominien, des séries divergentes et même hétérogènes.

Ceci montre assez la part de la psychanalyse dans la mise en place du MONDE 3. L'anthropogénie doit pourtant y relever les rémanences du MONDE 2.

(1) Le modèle du psychisme de Freud demeure globalement homéostatique, dans la perspective de l'Antiquité grecque et de la Thermodynamique du XIXe siècle. Le plaisir est une diminution de tension, ce qui oblige à concevoir le désir comme manque, de façon encore platonicienne. Et, toujours de façon grecque, où règne l'unité, la jouissance s'accomplit dans la répétition du premier et du même : "die Wiederkehr des Gleichen", ce qui selon certains se départit mal de l'homosexualité et de la masturbation (Goldschmidt).

(2) Le modèle est si unitariste (ou bien refuse si judaïquement les mélanges) qu'il n'y qu'une seule libido, masculine, en raison de quoi la sexualité féminine est une "bouteille d'encre".

(3) Le sens privilégié reste la vue, et même idéalement la vue en miroir qui est celle de Narcisse, parangon du MONDE 2, là où une psychosociologie radicale eût attendu à côté de lui sa fiancée Echo, figure antique de la résonance, du souffle de la musique, du langage incarné, de l'existence rythmée et de l'horizon ouvert. L'item "Musik" ne figure pas dans l'index général des Gesammelt Werke, où Mozart ou Wagner ne sont allégués qu'à l'occasion des paroles de leurs personnages. Du reste, les effets de champ perceptivo-moteurs visuels sont écartés du même coup. Les peintures ne sont alléguées que pour leurs représentations réductibles au langage, ou aux jeux de mots du langage, voire au jeu de

mots sur le nom de leur auteurs (ainsi de Signorelli, ce "signor" évoquant le Seigneur (der Herr) qu'est la mort en allemand.

(4) La cause finale d'Aristote demeure très vivace : les phases d'évolution sont des stades qui, à travers le continu de l'oralité et le discontinu de l'analité, tendent à un accomplissement, celui de la génitalité. Les clivages, opérations banales des cerveaux, sont d'emblée des refoulements, c'est-à-dire des rejets intentionnels. Même le rêve, au lieu d'être un travail justement non orienté de digestion cérébrale, est "finalisé" vers la réalisation névrotique des désirs inassouvis. Au point que les rêves traumatiques, qui sont l'inverse d'une réalisation de désir et appartiennent bien à une digestion nerveuse du traumatisme, exigeront, dans Jenseits des Lustprinzips (au-delà du principe de l'envie-plaisir-désir), une révision dramatique de la théorie.

(5) Même si le privilège occidental de l'esprit comme sommet a été définitivement ébranlé, les topiques de la psyché continuent à se disposer en une superposition d'étages, et s'organisent selon un dessous et un dessus : Ich / Uber-Ich / Es, ce dernier fantasmé comme souterrain. Et cela au moment même où le X-même du MONDE 3 s'affirme comme réticulaire, au point d'être plus horizontal que vertical.

(6) Le corps comme corps demeure largement insignifiant. La topologie (et donc la phénoménologie) des organes sexuels, ainsi que la singularité de l'orgasme bisexuel, et même de l'orgasme tout court (qualifié sommairement de "gewaltig"), sont peu ou pas abordés, ils sont même neutralisés sous le substantif semi-abstrait de "Sexualität". Wilhelm Reich fut répudié en particulier pour avoir signalé que la "sensation fondante" de l'orgasme avait une "fonction". Quant aux propriétés du système nerveux, si elles ont été prises en compte, c'est une fois pour toutes dans l'Entwurf de 1895. Et encore de façon si conceptuelle qu'au cours des années elles ne susciteront pas de mises au point. Il est vrai que les révolutions de la neurophysiologie seront postérieures à 1950.

(7) Dans le rapport de la Conjonction-Partition sexuelle avec la Conjonction-Partition généralisée, la seconde est réductible à la première sauf pour son rôle de sublimation.

(8) D'une façon encore augustinienne, l'interprétation (Deutung) poursuit un sens profond, et même plus profond, plus originel, une intentio profundior, dans une diachronie fondatrice. D'où la revisitation incessante des mythes grecs : Oedipe, Narcisse. Et la création de mythes savants : Totem et tabou, Moïse et le monothéisme. En même temps, chaque interprétation ainsi conçue est irréfutable vu qu'elle peut toujours alléguer en sa faveur des renversements, des déplacements (Verschiebung), des épaissements (Verdichtung) dans les contenus, ainsi que des refoulements, forclusions, négations (Verneinung) chez les interprètes.

(9) L'opposition mère/père demeure commodément archétypale pour désigner et fonder des oppositions aussi diverses et sans plus vastes et fondamentales que proche/lointain, contact/distance, analogie/digitalité, voire tendresse/autorité, consolation/frustration, etc.

(10) Le discours se développe comme si tous les systèmes nerveux, en particulier perceptifs et moteurs, étaient identiques ou indifférents. D'où le privilège donné aux "objets", souvent hypostasiés : phallus, sein, fèces, enfant produit. Ainsi, chez un disciple, le malaise de

Valéry à l'égard du coït aurait tenu à une peur du sexe féminin, que ses symptômes auraient remplacé par les aisselles (Verschiebung), et non à la peur panique d'intrusion d'un "moi" occidental à autarcie hypertrophiée, diagnostiquée dans Monsieur Teste et par la correspondance.

(11) L'absence d'une théorie des indices et des indexes est symptomatique, tant ceux-ci sont actifs et ostensibles, les premiers entre le Es et le Ich, les seconds entre le Ich et le Uber-Ich.

On sait de mieux en mieux que Freud ne se guérit jamais de son intuition initiale, que la psychanalyse serait un jour largement supplantée par la neurophysiologie. Le fait que lui-même ait gommé ses doutes dans ses publications, comme l'indique le sous-titre, Stumme Dokumente sprechen machen, de Zurück zu Freuds Texten d'Ilse Grubrich-Simitis, et que ses disciples aient généralement évité de se poser des questions même allusives à ce propos, et cela tout au long du XXe siècle, où la psychologie archimédienne fit pourtant les découvertes les plus renouvelantes en neurophysiologie et dans la pharmacopée (en particulier sur la dépression et la manie), aura montré jusqu'où vont les réticences d'Homo dès qu'il s'agit de voir clair sur soi.

b. Les compléments et les retournements

Pour finir les compléments qui seront apportés à l'édifice psychanalytique dès la première moitié du XXe siècle ne se départiront pas de cette ligne.

Retenons-en quatre. (1) La figure freudienne de la mère était peu élaborée, et instigua la description des effets de l'image maternelle, censés traumatisante chez Mélanie Klein. (2) La libido féminine, "bouteille noire de la psychanalyse", fut située comme une libido masculine inversée dans la trilogie castration-viol-accouchement d'Hélène Deutsch. (3) L'oubli de l'originalité des cultures fut partiellement réparé par Karen Horney, qui du même coup privilégia la généralité du phénomène de l'angoisse, et surtout par Erik Erikson. (4) Freud avait eu tendance à rétrécir la partition-conjonction généralisée à la partition-conjonction sexuelle, du reste plus alléguée que décrite. Un des premiers grands adeptes, Jung, thématiza le mouvement inverse, percevant la partition-conjonction sexuelle comme une des réalisations de la partition-conjonction généralisée, particulièrement active-passive dans les archétypes mythologiques et symboliques. Tôt aussi, Thalassa de Ferencsy s'inscrivit dans le même renversement en fantasmant l'accouplement animal et hominien comme un retour masculin à la mer initiale, féminine.

Un seul disciple, Wilhelm Reich, voulut prendre en compte un aspect physique des choses, en remarquant l'originalité de l'orgasme comme "sensation fondante". Aucune excommunication ne fut aussi efficace que celle qui le frappa, à cause de son illuminisme, mais peut-être aussi parce qu'il ébranlait le règne exclusif de l'interprétation sémiotique.

c. Les trivialisations

En restreignant la cure à une thérapie, en concevant celle-ci comme la mise en place d'un "bon moi", enfin en donnant à la frustration et à l'angoisse un rôle majeur, certaines variantes de la pratique psychanalytique vérifièrent l'éroussement rapide des inventions majeures, qu'on trouve partout à travers l'anthropogénie. A tort ou à raison, on a

parfois inscrit dans cette voie le travail de normalisation d'Anna Freud et de Karen Horney, du moins en France.

d. Les réformes

Enfin, comme l'anthropogénie le rencontre souvent dans l'histoire des ordres religieux, une fondation si considérable devait donner lieu à des réformes. Avec les deux aspects de toute réforme : un retour aux sources et un aggiornamento.

Le cas le plus frappant à cet égard fut celui de la relecture de Freud par Lacan en France dans les années 1950-1980 à travers les courants en vogue. L'existentialisme, pour le vide et la case vide. La linguistique traductionnelle, pour l'emprise du signifiant et de la loi. Le structuralisme, pour le modèle de l'inconscient structuré et des concaténations désirantes. Le culte de Sade, pour "l'objet absolu" de une éthique psychanalytique : "tu ne céderas pas sur ton désir". La théorie des ensembles et les logiques intuitionnistes et modales, pour les formulations paradoxales ("il n'y a pas de rapport sexuel") censées toucher "l'impossible" et par là "un réel sans fantasme" par delà "le réel encombrant", "dont nous sommes malades", tant son "sens" est mâtiné d'Imaginaire et mal nettoyé par le non-sens du Symbolique. Mais ces propositions dépendirent tellement d'un syndrome idiosyncrasique de leur auteur - la perception fixatrice fixée (paranoïaque) à défigement logico-sémiotique - qu'il faudra y revenir à la fin du chapitre 25 sur les troubles de l'ethos hominien.

Sinon, cette réforme de la psychanalyse pratiqua elle aussi un aveuglement et un refoulement constants à l'égard des découvertes concomitantes de la biologie, de la neurophysiologie (avec sa pharmacopée), de la paléanthropologie depuis 1950. "Mon expérience n'est pas immense, et je me dis bien souvent que peut-être n'ai-je pas toujours eu pour l'expérience le goût qui convient - les choses ne me paraissent pas toujours assez amusantes" (Éthique de la psychanalyse, 1959).

e. La rupture schizanalytique

Le courant initié par L'Anti-Oedipe de Deleuze en 1972 intéresse vivement l'anthropogénie parce qu'il tranche sur les quatre courants précédents par sa volonté farouche d'apercevoir le MONDE 3 pressenti et d'y passer. L'idéal de l'arbre, vertical et synthétique, fait place au modèle du rhizome, travaillant réticulairement en toutes directions et surtout horizontalement. La disjonction (ou bien/ou bien), d'exclusive qu'elle était dans le MONDE 2, devient inclusive, et elle opère au sein de déclenchements ouvrants, se distinguant par là de la négation inclusive chinoise, le "wu", typique de la clôture du MONDE 2-1. Devient essentielle la synthèse agrégative : Et... Et... Et. La cohérence (herere cum) fait place à la consistance (sistere cum), et même au "plan de consistance", par une valorisation des surfaces qui fait écho à l'importance de celles-ci dans les variétés topologiques du moment. A quoi s'ajoute l'admiration pour la syntaxe anglo-saxonne "déterminant + déterminé", qui favorise la juxtaposition de qualifications hétérogènes, sur la syntaxe française "déterminé + déterminant".

A ce compte, il n'y a dans l'Univers "que des flux et des coupures", et seuls importent les "intensités" (tendere, in, tendre dedans). Les consistances se vérifient au fur et à mesure de leur surgissement, et non dans la réalisation d'un programme ou destin

préalable. Surtout, le désir ne suppose plus le manque ; il est, pourrait-on dire, un désir force, machinant. La psychanalyse est "ignoble", parce qu'elle se complait dans le manque, le "non-noble" par excellence. Les fêlures ne sont pas des béances. "Les trois contresens sur le désir sont le mettre en rapport avec le manque ou la loi, avec une réalité naturelle ou spontanée, avec le plaisir, ou même et surtout avec la fête. Le désir est toujours agencé, machiné."

Les frontières entre la folie et la normalité s'estompent, et ne compte que la santé, la "grande santé" pressentie par Nietzsche, définissable comme l'état où, quels que soient les obstacles, un système peut continuer de marcher, de machiner dans son environnement. Tout est pluriel : chacun a des sexes, comme il a des langues. Tout est pluri-fonctionnel, et, si l'on veut qu'un organe se définisse par sa fonction, eh bien! le corps désirant est "un corps sans organes", selon l'expression d'Artaud.

Dans cette situation et cette praxis, les cerveaux travaillent en pool, et en con-sistance ; l'auteur tient à partager son écriture avec d'autres, qu'il soit homme (Félix Guattari) ou femme (Claire Parnet). Par opposition à Lacan, l'expérience et l'expérimentation paraissent irremplaçables, et la plus grande attention est accordée à la psychosociologie ambiante, ainsi qu'à la diversité des ethnies et des moments historiques d'un Homo Historia autant et plus que d'un Homo Natura.

Ainsi la deuxième partie de l'Anti-Oedipe (1972) a esquissé avec puissance une anthropogénie culturelle distinguant trois étapes : les sauvages, les barbares, les civilisés. Les Sauvages, dans les sociétés sans écriture, sont déterminés par des "codes locaux" territorialisants, inscrivant les corps et inscrits par eux. Les Barbares, dans les sociétés avec écriture, sont déterminés par des "surcodes" surplombant les codes locaux, où le territoire se transforme en corps du despote, et installe le scribe et son lecteur sous le surplomb d'un pouvoir paranoïaque. Les Civilisés, ou habitants de la cité grecque, sont déterminés par les flux d'argent et de marchandises "décodants". Intervient un quatrième groupe archétypal, les Nomades, dont "il n'y a pas d'histoire", et qui, "suivant leur ligne de fuite", "sont comme les noumènes ou l'inconnaissable de l'histoire". Déterritorialisés et déterritorialisants, ils traversent les territoires au lieu de les avoir ou de les être. Activant la "machine de guerre" contre les "appareils d'Etat", ils sont, à l'extérieur ou à l'intérieur, le dehors de tout Etat.

A en juger par les Entretiens avec Claire Parnet, l'entreprise de Deleuze semble à la fin avoir profondément déçu son auteur. Plusieurs raisons de cet échec se présente à l'anthropogénie et y éclaire le moment dont Deleuze fait partie. (a) La vue paranoïaque commune à Deleuze, Foucault, Guattari, Althusser fait qu'on ne parle guère là que d'échapper à des contraintes, en une entreprise de Danaïdes puisque "il y aura toujours une tension entre l'appareil d'Etat, avec son exigence de propre conservation, et la machine de guerre, dans son entreprise de détruire l'Etat, les sujets de l'Etat, et même de se détruire ou de se dissoudre elle-même le long de la ligne de fuite". L'amitié est la seule consolation, comme chez Epicure, mais elle-même a l'angoisse de devoir sans cesse épier l'ami, de peur qu'il devienne à son tour la chose à fuir, une territorialité. (b) La topologie des surfaces, du plan de consistance, s'effraye de toute épaisseur et se meut dans un Charybde et Scylla, d'une part de l'intensité dévoratrice du "trou noir" redouté par

Guattari, d'autre part du vide du "tableau blanc" redouté par Deleuze. (c) Le culte universitaire et mondain de la citation a pour résultat que, pour ouvrir un monde neuf, on s'accable des vestiges prestigieux mais surannés du monde précédent. Les écrivains "que nous aimons" et qui "tournent si mal" sont Kleist, Nietzsche, Woolf, Lawrence, Fitzgerald, Artaud, Kafka, etc., tous plus ou moins occupés à échapper au crépuscule du MONDE 2, plutôt qu'à arpenter le MONDE 3. (d) La prédication morale, l'obligation de la formule brillante, la vaticination finissent par déboucher sur la rédaction litanique des Entretiens, où reviennent inlassablement des leitmotivs non développés : "ligne de fuite", "plan de consistance", "appareil d'Etat", "machine de guerre", "déterritorialiser", "être l'herbe entre les pavés", etc. (e) Le silence habituel sur la cosmologie et la biologie, pourtant si fulgurantes depuis 1950, rend impossible, dans le contexte de la seconde moitié du XXe siècle, toute tentative d'édification d'une philosophie suffisante. Pour finir, seuls sont retenus l'archétype du rhizome versus l'arbre et le modèle de la fécondation des plantes par les insectes, c'est-à-dire la machination réussie de la rencontre entre deux séries hétérogènes.

Ce que Deleuze et son groupe ont le mieux aperçu du MONDE 3 c'est "l'hétérogénéité des séries" comme caractéristique d'Univers. C'est elle qui soutient le désir (désir positif) comme machination, et sous-tend le terme de schizanalyse. La schizanalyse consiste, non plus à retrouver partout un même schéma, comme l'Oedipe, mais à percevoir justement des rencontres chaque fois originales, instauratrices, désirantes, machinantes de séries neuves ; l'homme au loup, Wolfsmann, parlait, insiste-t-on, non pas d'un seul loup, comme le retient Freud, mais de plusieurs, d'une meute. Ceci était en phase avec l'époque : l'hétérogénéité de séries interactives, avec pour corrélat la logique du centrifuge, est un trait essentiel de l'évolutionnisme radical et événementialiste de la biologie et de la cosmologie du MONDE 3.

* * *

Avant de quitter la psychanalyse il faut y remarquer un phénomène anthropogénique. Presque chaque pièce de l'édifice freudien est gauchie : le rêve comme réalisation du désir, alors qu'il est un témoin de la mémorisation digéreuse de traumatismes perceptifs ; la généralisation d'un complexe d'Oedipe qui ne fut guère qu'un accident très local de l'Europe viennoise fin de siècle ; le refoulement pour expliquer des mises hors jeu cérébrales d'ordinaire fort aisées ; les effets de champ excités réduits à des sublimations ; la lecture la plus hasardeuse des mythes anciens ; l'invocation de l'analité pour expliquer des comportements de collectionneurs et d'ingénieurs qui relèvent de la panoplie et du protocole, etc. Le courant psychanalytique a néanmoins subsisté. Trivialement, par la puissance qu'il donnait à ses ecclésiastiques. Moralement, par la nécessité qu'il conférait aux hasards médiocres de l'existence de ses patients ("Anerkennung der Anankè als erste Kulturschöpfung", "Anankè und Kulturprozess"). Ontologiquement, et cette fois de façon tout à fait pertinente, par la compréhension des organes du corps hominien comme sémiotique en acte, patente et cryptique.

Les croyances politiques et religieuses aussi illustrent ce phénomène. Parfois perçues fausses dans plusieurs ou chacun de leurs dogmes par leurs croyants mêmes. Mais comportant des avantages existentiels si généraux et si intenses qu'ils rendent tolérables les dogmes particuliers les moins admis, professés distraitemment ou passés

sous silence, tel le "nul ne sait s'il est sauvé" du christianisme romain et protestant, pourtant "de fide definita".

4. La courant structuraliste

Le structuralisme s'inaugure dans la linguistique. Nous avons vu, à l'occasion de cette dernière, comment autour de 1900 Saussure avait, sous la parole vivante, dégagé la langue comme système ayant une structure.

Ce système, à l'instar de la Théorie physique contemporaine chez Mach-Poincaré, lui apparaissait très autarcique à l'égard de ses référents (les désignés). Il était fait de signes se définissant comme l'union d'un Signifiant et d'un Signifié, ce dernier était entendu comme un concept, qui n'avait qu'un rapport extérieur, voire extrinsèque, aux référents. Le Signe (langagier ou autre) cessait donc de désigner un Objet à travers une Idée, comme il avait fait depuis toujours jusque chez Peirce. Avant de spécifier un désigné, un mot se différenciait sémantiquement des autres mots du même dialecte ; "dans la langue il n'y a que des différences", et même des différences binaires, sans doute un jour réductibles à des choix 0/1. Toute approche linguistique pertinente était donc d'abord affaire de synchronie ; la diachronie, sans être niée, était remise à plus tard. Jakobson tira de tout cela une théorie universelle des phonèmes définissables par une matrice de douze traits, dont nous avons signalé la fécondité et les limites <15A4-5>. D'autres voulurent adjoindre à cette panoplie des traits phonématiques une panoplie des traits sémantiques, et même syntaxiques (Fillmore). Dans cet universalisme, la linguistique structuraliste supposa que les dialectes étaient traduisibles (adéquatement) les uns dans les autres.

Avec Claude Lévi-Strauss cette vue prit pied dans l'ethnologie. Rappelons quelques éléments de contexte. Il lut *On Growth and Form* de d'Arcy Thomson, qui aurait contribué à lui faire distinguer les analogies et les homologies des corps et des objets, mais aussi des mœurs et des groupes sociaux, non sans quelque géométrie et quelque algèbre sous-jacentes. Marx l'aurait convaincu que les structures d'un groupe social ne sont pas conscientes, ni ne sauraient l'être sans le mettre en panne, et donc aussi qu'un système, pourtant créé par des spécimens hominiens, peut vite devenir quasiment autarcique et les mener là où ils ne savent pas. Dans la lecture psychanalytique, il avait de l'aversion pour les signes polysémiques que sont les symboles de Jung, et il leur préféra toujours les concaténations (inconscientes) de signes filées par Freud. Point de tendresse pour l'analyse phénoménologique, surtout quand celle-ci se voulait existentielle, comme chez Sartre. Cependant, avant que l'étincelle structuraliste ne jaillisse dans l'ethnologie, elle dut attendre que Lévi-Strauss assistât aux Etats-Unis à quelques cours de Jakobson durant la seconde Guerre mondiale. Là il entendit appliquer au langage des catégories qu'il commençait à reconnaître dans les mœurs des groupes humains.

En effet, dans les coutumes de mariage, de cuisine, de sacrifice, d'ameublement, d'art des derniers "sauvages" qu'on pouvait observer en 1930, il y avait aussi, comme dans le langage vu par les structuralistes, des éléments qui semblaient renvoyer les uns aux autres avant d'avoir un sens objectal et phénoménologique ou de s'expliquer par des fonctions urgentes et des influences (emprunts). Bref, les éléments sociaux aussi étaient d'abord systémiques, au sens de Saussure, ou de Mach-Poincaré, en sorte que leur approche synchronique serait payante.

Prenons quelques exemples, dont certains sont de Lévi-Strauss, d'autres du structuralisme véhiculaire, et qui intéressent tous l'anthropogénie. (a) L'humide et le sec n'ont pas la liaison au féminin et au masculin que postulait Jung et d'autres, puisque, dans certains cas où l'humide est l'inconfortable et le sec le confortable, les hommes se mettent du côté de l'humide pour posséder le confortable, le sec, les femmes. (b) L'intimité adulte entre mari et femme, et l'intimité enfantine entre frère et soeur ne sont ni naturelles ni contre-nature, elles se compensent : en Europe occidentale, la première est grande et la seconde est faible ; c'est l'inverse dans l'Islam arabe. (c) On trouve souvent les mêmes compensations entre les âges de l'existence : la première éducation est douce quand les rites d'adolescence sont sévères (les Sioux d'Erik Erikson) ; c'est l'inverse dans l'Occident classique.

Mais les différenciations et compensations structurelles sont aussi intergroupales. (d) Entre sous-groupes : les règles de mariages entre deux clans assurent que la lignée des femmes passe alternativement d'un clan à l'autre tandis que la lignée des hommes reste en place. (e) Entre groupes : dans deux tribus indiennes voisines dans la région de Vancouver, le couple bouche-ouverte/bouche-fermée et le couple bien/mal fonctionnent de telle sorte que, si "ouvert" est "bon" chez l'une, il est "mauvais" chez l'autre, et inversement. Bref, à formes opposées sens égal ; à forme égale sens opposés.

Les religions offraient des dispositions semblables au regard structuraliste comparatiste. En 1977, on lit chez Dumézil dans Les dieux souverains des Indo-européens, où il développe sa thèse de L'Idéologie tripartite des Indo-Européens de 1958, que "dans un polythéisme, un dieu, fût-il le plus important, ne se définit en général clairement que dans ses rapports avec un certain nombre d'autres dieux, par sa place dans un ensemble ordonné, par son rôle dans un ou plusieurs mécanismes dont il n'est qu'une pièce."

La position structuraliste semble tenir alors en quelques principes clés. Les structures sociales ne sauraient s'expliquer simplement par des facteurs naturels censés obvia, "attrait sexuel", "instinct maternel", "autorité paternelle", "efficacité guerrière", "urgence technique", etc., comme l'avaient tenu les psychologies naïves antérieures. N'oublions pas en effet qu'en ce qui concerne les coutumes de mariage et les rapport mère-fils, les groupes "sauvages" ignorent souvent les dangers de l'endogamie, et parfois même le lien entre l'accouplement et la génération. Donc, jusque dans le plus apparemment naturel, il s'agit de performances systémiques, du reste inconscientes, assurant l'équilibre du système social, sa prolongation (renouvellement), parfois sa simple déclaration. Telle est la portée de la prohibition. L'inceste de la mère et du fils est exclu dans certaines espèces de singes, il est prohibé chez Homo. Certains croiront que c'est même là la prohibition primordiale, constitutive et déclarative d'Homo.

Pourtant, ceci n'est que le premier pan du structuralisme de Lévi-Strauss, qui poursuit : toute structure concrète échoue plus ou moins à saisir ce qu'elle tente d'assumer ; il n'y a que dans les systèmes absolument abstraits, comme la mathématique axiomatisée, que la structure du système épuise le système ; ailleurs, il y a un reste. Dans les sociétés hominiennes, ce reste du système est l'affaire du mythe. Le mythe est l'activité langagière chargée de ravauder les déchirures ou de combler les béances des systèmes culture-nature locaux que sont les cultures. C'est pourquoi il est toujours en reprises et développements,

comme la musique ; aucun ne saurait se comprendre seul ; l'interprétation d'un mythe est le mythe qui le précède et celui qui le suit ; il faut entendre les mythes musicalement. Le premier volume des Mythologiques porte la dédicace : "A la musique", accompagnée d'un thème de Chabrier. Masques, plaques, statues sont les "modèles réduits" visuels de ces ravaudages mythiques langagiers, sans lesquels ils sont inintelligibles.

Ainsi, tout objet culturel n'existe que dans un contexte, ou plutôt un intertexte. Non seulement une oeuvre littéraire ne peut se comprendre indépendamment de ses relations aux autres oeuvres de la même aire, mais elle se produit en partie par différenciation à leur égard. Un quatuor de Beethoven ne se comprend pleinement qu'en rapport avec ceux de Mozart et de Haydn avec qui il s'établit en écho. Comme une rose, une voûte, un portail gothiques ne se perçoivent pleinement que par rapport aux autres roses, voûtes, portails gothiques, tous étant des solutions différentes d'un même problème architectural commun à des architectes se connaissant entre eux et cherchant à se différencier, comme Panofsky l'a montré dans le détail.

La diachronie n'est donc pas oubliée, s'il est vrai que la mythologisation est aussi importante que le mythe, la (re)structuration que la structure, comme dans la mathématique du topos. Pour comprendre les religion indo-européennes, insiste Dumézil, il ne suffit pas d'y repérer au départ une trinité de dieux, par exemple à Rome : Quirinus (agriculteur, artisan), Mars (guerrier), Jupiter (décideur et législateur suprême). Il faut encore trouver les "ornières d'évolution" rendant compte des états antérieurs et futurs du système.

Ainsi, pris globalement, le structuralisme aura remarquablement attiré l'attention sur le caractère classificateur, différenciateur, oppositif, adversatif d'Homo. Il importe d'autant plus à l'anthropogénie de repérer ses limites. Parce qu'elles la concernent en son fond. Et parce qu'elles révèlent crûment certains aspects de l'ethos d'Homo théoricien en général.

(1) Le gommage des effets de champ. - Par méthode, le structuralisme ignore les effets de champ, perceptivo-moteurs, mais aussi logico-sémiotiques. D'où des lectures par oppositions binaires et par combinatoires simples (Abraham Moles croyait que les tableaux de Mondrian étaient des permutations de rectangles, et qu'ils étaient donc productibles par un programme d'ordinateur couplé à une cellule de hasard ; d'autres pensèrent des choses semblables pour les fugues de Bach). Lévi-Strauss lui-même sembla heureux d'avoir remarqué que, dans Les Chats de Baudelaire, adverbes, adjectifs, substantifs, verbes se distribuaient oppositivement par strophes. Jakobson avait déjà éprouvé ce genre de satisfaction en relevant les assonances et allitérations de The Raven d'Edgard Poe (non sans devoir se demander alors si le slogan électoral d'Eisenhower "I like Ike" n'était pas le sommet de la poésie).

(2) Le gommage du système nerveux. - Le système nerveux est invoqué chez Lévi-Strauss autant que chez Dumézil, pour qui, s'il y a des "ornières d'évolution", c'est qu'il y a au départ "une dynamique des cellules et des structures cérébrales dont les spiritualistes savent bien qu'elles conditionnent la réalisation de toute pensée discursive". Mais ces déclarations générales ne sont jamais suivies d'applications, vu que, selon Dumézil, ces dernières supposeraient "d'énormes progrès, inimaginables aujourd'hui, sur la physiologie". D'où l'Ouvert et le Fermé, le Haut et le Bas, la Droite et la Gauche, pourtant si

ostensiblement commandés par l'anatomo-physiologie d'Homo, des primates, des mammifères, ne sont guère ici que des X, Y, Z seulement oppositifs, et donc sans prégnance singulière. La phénoménologie, qui somme toute n'est qu'une description des conséquences existentielles de l'anatomo-physiologie, est ignorée ou honnie du même coup. Ainsi, le modèle fantasmé du structuralisme est mécanomorphique, jamais chimiomorphique ; en d'autres mots, sa vue est macroscopique (structurelle), jamais microscopique (texturelle). Dans la perception de l'Evolution, la variation y disparaît sous la sélection, en contraste avec déjà les vues de Darwin, et plus encore celles de S.G.Gould aujourd'hui.

(3) Le gommage des dialectes. - Allant de pair avec ce macroscopisme surfaciel, le chercheur structuraliste travaille volontiers sur des textes traduits d'un dialecte que non seulement il ne parle pas, mais dont il n'allègue aucunement les structures phonématiques, sémantiques, syntaxiques. Naïvement, on voit apparaître dans son discours quelques mots autochtones isolés, sans perception phonosémique, censés être des correspondants de nos mots "vie", "mort", "bien", "mal", "dieu", comme si ces termes avaient un sens universel, à savoir leur sens français, conclusion déroutante après les descriptions de la logique des Hopi et des Canaques par Whorf et Leenhardt, et aussi des postulations du structuralisme lui-même sur le contexte et l'intertexte. Il est remarquable que cette doctrine logiciste ne se soit jamais employée à décrire les logiques, pourtant si originales, des peuples dont elle prétendait comprendre les mouvements de concepts.

(4) Le gommage de facto du diachronique. - Si la diachronie n'est pas niée, elle se contente d'invoquer, jusque dans La Voie des masques de 1975, des contacts antérieurs non précisés entre peuples pour rendre compte, par exemple, des actuelles oppositions tête-bêche : formes inverses/même sens, sens inverses/même forme. Le flottement sur le couple diachronie/synchronie se retrouve dans le vocabulaire. A la fin de Le Triangle culinaire écrit par Lévi-Strauss dans la revue "L'Arc", la différence des mets du repas est dite "synchronique", tandis que l'ordre du repas est dit "diachronique". Alors que selon le langage saussurien admis, ils sont tous deux synchroniques, le premier étant paradigmatique, et le second syntagmatique.

(5) La satisfaction de l'herbier. - Avec des moyens de lecture si rétrécis, le comparatisme structuraliste s'est contenté d'habitude de classer combinatoirement ou surfacièrement des objets culturels, sans chercher les facteurs d'anatomie, de physiologie nerveuse, de techno-sémiotique qui pouvaient en rendre compte. Ainsi a-t-il produit des sortes d'herbiers, classification de plantes sans biologie sous-jacente ; la structure y dispense de substructure. La reproduction d'une pensée sauvage qui illustre la couverture de La Pensée sauvage est emblématique.

Les études sur l'important sujet du sacrifice exemplifient cette démarche d'herboriste. En 1962, Lévi-Strauss opposait vivement les sacrifices au totémisme dans les termes suivants. (a) "Pour le totémisme ou prétendu tel, les relations sont toujours réversibles : dans un système d'appellations claniques où ils figureraient l'un et l'autre, le boeuf serait vraiment équivalent au concombre, en ce sens qu'il est impossible de les confondre et qu'ils sont pareillement propres à manifester l'écart différentiel entre les deux groupes qu'ils connotent respectivement." (b) Dans les sacrifices, au contraire, "à défaut de la chose prescrite, n'importe quelle autre chose peut la remplacer, pourvu que persiste l'intention qui seule importe, et bien que le zèle lui-même

puisse varier" ; "en tant que victime sacrificielle, un concombre vaut un oeuf, un oeuf un poussin ; "d'autre part cette gradation est orientée : faute de boeuf on sacrifie un concombre, mais l'inverse serait une absurdité".

A quoi, Le Sacrifice dans les religions africaines de Luc de Heusch, auquel nous empruntons les citations qui précèdent, objecte : "On verra cependant que dans les sociétés bantoues, le principe de substitution ne joue que dans des limites étroites, définies elles-mêmes par la pensée symbolique". Mais la démonstration fort bien étayée en reste cependant elle aussi aux herbiers du sacrifice sans en proposer une anthropogénie, sinon par l'explication finale psychologisante que "le sacrifice et la transe permettent aux hommes d'établir une communication avec les dieux, pour survivre, ou de la rompre, pour ne pas périr".

A l'anthropogénie le structuralisme signale un trait de l'ethos hominien permanent, le goût pour les schémas simples, bidimensionnels, censés être le fond des choses : oppositions, inversions, alternances, renversements, tête-bêche, en guise de compréhension. Mais il illustre aussi la transition du MONDE 2 au MONDE 3, avec le bref instant de formalisme pur qu'elle appelait. Dans les mêmes années 1970, Lacan remplaça fréquemment le discours de son séminaire par l'écriture au tableau noir de noeuds (en particulier du noeud borroméen) et d'algorithmes baptisés "mathèmes", tantôt muet, tantôt émettant quelques grognements que seuls les initiés, se réclamant de la psychanalyse revisitée et du zen, étaient capables, sinon de comprendre, du moins de noter. Au même moment, Derrida entretint la stupeur de la différAnce. Barthes, plus populairement, celle du non-dire et du non-donner à voir.

5. Le courant des catastrophes élémentaires

La topologie est la branche la plus philosophique de la mathématique depuis Leibniz. Or, autour de 1950, un mathématicien, René Thom, s'aperçoit que des équations de la topologie différentielles ont des singularités qui formalisent les changements de formes des minéraux et des vivants, principalement selon ces sept catastrophes élémentaires (strophHein kata) en rapport direct avec les virtualités de la main manipulatrice d'Homo : le pli, la fronce, la queue d'aronde, l'aile de papillon, les trois ombilics elliptique, parabolique, hyperbolique.

Parmi les catastrophes ainsi entendues, il y en avait une, celle de Riemann-Hugoniot, qui invitait à mathématiser les anticlinaux et les synclinaux jusqu'à leurs failles. Et donc aussi à lire les paysages comme des ensembles de bassins d'attraction définis par des attracteurs multiples, parmi lesquels assurément ceux de la tectonique des plaques. Voilà pour la géologie.

Pour la biologie, et en particulier l'embryologie, la même vue invitait à remarquer, dans la ligne de On Growth and Form de D'Arcy Thompson, que les anatomies et physiologies animales aussi ont une logique mathématique, et sont des variations de topologies différentielles sur quelques schémas ou équations de base. Et cela à partir de certaines fonctions, dont la plus centrale est celle par laquelle un certain pli d'un organisme lui permet d'envelopper, d'enfermer, d'absorber un élément autre, c'est-à-dire la prédation par laquelle un prédateur absorbe une proie, et inversement une proie est absorbée par un prédateur. Cette anatomie efficace supposait une ontogenèse, et en particulier une embryologie, conçue comme une suite de

catastrophes élémentaires au service de cette catastrophe ultime, ou principale.

Ceci débouchait encore sur une psychologie où toute perception se donnait comme un montage au service des tactiques et des stratégies motrices de la prédation ; d'où par exemple l'attention à la théorie de Harry Blum sur la reconnaissance des formes. La linguistique même était concernée, car on ne peut pas ne pas remarquer dans les langues la part de formules comme : "La souris est prise par le chat", "Le chat prend la souris" ; ou encore : "Le menuisier prend la scie", "Son client prend le meuble", "En retour le menuisier prend l'argent du client". Cela n'invitait-il pas à penser que la structure langagière de base, "sujet + verbe + complément", est une réalisation raccourcie, économique, donc efficace, de la catastrophe de prédation, du lacet, cette forme dynamique du pli, base de tout l'édifice de la vie.

Il y avait même là l'invitation à une esthétique. Car la description mathématique des passages d'une forme à une autre, d'un bassin d'attraction à un autre, montre des états juste avant ou juste après où des attracteurs très multiples se compatibilisent un instant en des complexités incalculables. Cela se retrouve tant en géologie qu'en biologie et en sémantique. Parlons d'"états excités". Est-ce que les oeuvres d'art ne seraient pas ces productions remarquables où des spécimens hominiens tentent à la fois de survolter et de capter (voilà encore la prédation) de pareils états. Qu'ils s'agisse de peinture, de sculpture, d'architecture, de musique, de la danse, cette "sémiurgie".

Tel est à peu près le mouvement général de Stabilité structurelle et morphogenèse de 1972. C. Zeeman fit un éclat en situant cet élan dans le cadre de la théorie des systèmes, invoquant la correspondance input-output d'une boîte noire où la caractéristique de l'espace-temps produit devient la variété stable d'un potentiel. Ainsi furent produits des modèles des krachs boursiers, des émeutes révolutionnaires, etc. A partir du Congrès mondial des mathématiciens de Montréal de 1974, cette vue fut médiatiquement diffusée sous le nom de "théorie des catastrophes".

Celle-ci est une théorie scientifique encore en discussion, comme toute théorie authentique, mais c'est aussi une philosophie au sens fort, c'est-à-dire une saisie concernant de façon systématique tous les aspects de l'Univers, de la géologie à la biologie, à la technique, à la physico-chimie, à la linguistique, à la littérature et aux arts, comme nous avons essayé de le suggérer plus haut. En particulier, des zoologistes (Waddington) estimèrent qu'enfin leur était fourni un instrument d'intelligibilité (comprise ici comme intuition, formulation, puis démonstration mathématique) dans l'anatomie et l'embryologie. A la condition de préciser les rapports entre les formes de l'espace morphogénétique à trois dimensions et les actions quantiques multidimensionnelles de leur substrat biochimique.

René Thom est un exemple remarquable de ce que Pascal appella l'esprit de justesse, celui "où on tire bien les conséquences de peu de principes, et c'est une droiture de sens", lequel n'est pas l'esprit de géométrie, qui est "de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre", et moins encore l'esprit de finesse, où "les principes sont si déliés et en si grand nombre qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe".

La droiture de sens a eu ici des conséquences paradoxales. (a) La défiance voire le mépris à l'égard de la méthode expérimentale, et singulièrement de la biologie moléculaire. (b) La postulation d'une philosophia perennis, celle de Platon pour les concepts mathématiques censés a priori, et de l'Aristote de l'Histoire, de la Génération et des Parties des animaux pour les vues embryologiques. (c) Une confiance dans l'intuition simple, - esprit de justesse oblige, - en particulier en mathématique, entraînant le refus de la mathématique moderne comme instrument pédagogique.

Mais la même droiture de sens a fait que, parmi les dites philosophies de la seconde moitié du XXe siècle, généralement réduites à des pensums universitaires ou à des moralismes assez triviaux, Stabilités structurelles et morphogenèse (1972) et Apologie du Logos (1990) se dressent comme des oeuvres proprement philosophiques, parfois métaphysiques, où il est rare qu'une page se lise sans que l'esprit soit provoqué jusqu'en ses racines à partir d'un point de vue neuf et cohérent, - ici qualitatif différentiel.

Ce cas improbable invite l'anthropogénie à la prudence historique. Tout en effet poussait à prévoir que la philosophie, qui avait donné son dernier grand monument avec Hegel, et qui depuis n'avait connu que des performances partielles avec Bergson, Husserl, Wittgenstein et le Sartre de 1945, lequel concluait le MONDE 2 en s'interrogeant sur l'être de la conscience, était devenue, dans le MONDE 3, dominé par la seule science, une thérapie de groupe pour esprits en mal de vues floues et partielles. Le travail de Thom, si irritant soit-il par certains rejets, déjoue, dans sa droiture de fond et de forme, cette prévision, et fait augurer une philosophie, ou anthropogénie, du MONDE 3.

L'édition de Princeton de Stabilité structurelle et morphogenèse contenait un tableau balayant les rapports entre les sept catastrophes élémentaires et les concepts généraux d'Homo. Qu'on en accepte ou non les détails et même le principe, ce tableau, qui a disparu dans les éditions ultérieures, est une clé essentielle pour toute anthropogénie. On le trouvera dans nos compléments.

F. LES ANTHROPOLOGIES

L'histoire du mot anthropologie (antHropos, logia) est pleine d'intérêt concernant l'attitude d'Homo dans les théories qu'il a faites de lui-même.

Symptomatiquement, en français, il a longtemps désigné un discours tenu en termes humains, par exemple le discours humain sur Dieu chez Malebranche, avant de signifier le discours sur l'homme. Même alors il a connu au moins deux temps majeurs. Pour Kant, l'homme étudié par ses trois "anthropologies", théorique, pratique et morale, est connu d'avance quant à son essence humaine, et même lorsque, à partir de 1830, s'introduit le terme anglais d'ethnology, à savoir la logie des ethnies, c'est encore d'une espèce fermement définie que les enquêteurs tentent de repérer les différences géographiques et historiques. Il faut attendre les années 1900, et peut-être même 1960, lors du démarrage foudroyant de la paléanthropologie, pour que l'anthropologue se convainque qu'il ne sait pas préalablement ce qu'est Homo, et que sa quête a justement pour but ultime de mieux l'entrevoir.

1. La paléanthropologie

La paléanthropologie doit être la toile de fond omniprésente de l'anthropogénie. Si l'on s'intéresse à la constitution continue d'Homo comme état-moment d'Univers, rien tant que les découvertes sur Homo sapiens, Homo erectus, Homo habilis, voire sur l'Australopithèque ne préserve mieux du danger de croire qu'Homo serait une espèce fermement établie, dont il n'y aurait alors qu'à saisir des variantes et des moments. On pourrait même dire sans forcer les choses que c'est la paléanthropologie qui a induit la première vraie anthropologie, c'est-à-dire l'anthropogénie, qui est sans doute le phénomène fondamental du MONDE 3.

C'est une science extrêmement jeune. Un Néandertalien fut découvert près de Düsseldorf dès 1856, mais l'article princeps de Dart, The Man-Ape of South Africa est de 1925. Si Richard et Mary Leakey découvrent l'industrie d'Olduvai en Tanzanie en 1931, ils doivent attendre 1954 pour trouver deux dents, première preuve osseuse de la présence d'Australopithèque en Afrique de l'Est, et 1959 pour découvrir dans la même région un crâne d'Australopithèque presque complet. La paléanthropologie est aussi une science difficile, parce qu'elle dépend de la trouvaille et que les voies d'interprétation y sont longues, multiples, hétérogènes. En effet elle mobilise des lectures anatomiques classiques, de l'embryologie comparée, de la biologie moléculaire, de l'archéologie des objets culturels, de la paléontologie des environnements naturels. Sans compter les révolutions d'approche dues aux moyens d'investigations : carbone 14, thermoluminescence, etc., avec leurs heurs et malheurs. Relevons ses intérêts pour l'anthropogénie.

Celle-ci en effet serait très éclairée si les anatomistes lui proposaient des cartes assez complètes des spécimens hominiens découverts, dûment situés et datés. Surtout si, convenablement décrits, les membres inférieurs et les bassins des fossiles trahissaient leurs types de marche. Les mains, leurs genres de manipulations. Les larynx-pharynx, leurs capacités vocales. Les mâchoires et dentures, leurs alimentations habituelles et leurs articulations linguales. Les dures-mères, les irrigations et donc les activations prévalentes de leurs cerveaux sous-jacents. L'examen ou la reconstitution des crânes, le degré et le type de leur contraction cranio-faciale.

Il serait également très utile à l'anthropogénie que l'embryogenèse d'Homo et des Grands Singes montre les caractéristiques de structures et de tempo. En effet, comme y ont insisté Aristote, d'Arcy Thompson ou René Thom, dans l'ontogenèse des organismes, il y a des axes dynamiques privilégiés, ou exclus, avec une fourchette de variations dont des écarts à partir de la position la plus probable déclenchent parfois des spéciations neuves, éliminées ou conservées selon les environnements. Ainsi, la station debout hominienne, autant que du déboisement de la Rift Valley africaine qui la favorisa sans doute depuis Homo habilis et Homo erectus, serait aussi, dès le stade des Australopithèques, le résultat d'une intensification de la contraction craniofaciale et d'une retardation du développement nerveux, toutes deux favorables à l'affinement de la bipédie et d'autres performances perceptivo-motrices rentables déjà dans le milieu encore boisé de l'Ouest du Rift voici 3MA <R.avr96,46>.

A ce propos la biologie moléculaire, travaillant sur le patrimoine génétique des ethnies actuelles, et aussi sur ceux de fossiles, pourrait

être interrogée sur les filiations et parentés plus ou moins proches entre Homo et les grands singes, en particulier les Chimpanzés, mais aussi sur le passage d'Homo erectus à la sous-espèce Homo sapiens sapiens, attesté depuis 100 mA au moins, moyennant un Homo sapiens archaïque remontant à 150-200 mA au moins. Il y a peu encore s'affrontaient deux grandes thèses. Sapiens serait apparu dans un groupe restreint, par exemple en Afrique, - où avait eu lieu initialement le passage de l'Australopithèque à Homo habilis, puis à Homo erectus, - d'où il aurait ensuite émigré en Asie, évinçant partout Homo erectus, puis Homo neandertalensis? C'est le modèle dit du remplacement, ou cladistique, ou de l'arche de Noé. Ou bien Homo erectus aurait évolué dans tout l'Ancien Monde vers Homo sapiens et sapiens sapiens moyennant des flux géniques proches ou lointains? C'est le modèle dit de la continuité, ou anagénétique, ou multirégional, ou du candélabre, concordant bien avec une vue dite ethnogénétique de l'évolution des populations humaines <R.juin95,621>. Des modèles intermédiaires ont combiné les deux approches. On a cru un moment que la biologie moléculaire, en admettant le redépart évolutif que semble supposer l'homogénéité génétique très grande d'Homo sapiens sapiens actuel, pourrait établir une "horloge moléculaire" favorisant le modèle cladistique (redépart proche) si l'on suppose un rythme rapide de substitution des bases d'ADN (3% par MA), ou le modèle anagénétique (redépart plus lointain) si le rythme est plus lent (0,7% par MA)? <R.oct91,1242 et R.mars 94, 316.>. Mais les données nécessaires aux approches par l'ADN sont difficiles à recueillir et plus encore à interpréter <R.juin95,628>, d'autant que les rapports entre génotypes et phénotypes sont bien plus compliqués qu'on n'avait cru au départ de la biologie moléculaire, un même gène intervenant dans la formation de plusieurs organes et à des stades différents <R.jan98,40>.

Le confort de l'anthropogénie serait plus grand encore si à tous les événements biologiques réunis par les paléontologues les archéologues pouvaient faire correspondre des systèmes d'outils et d'ustensiles, ainsi que des systèmes d'alimentation et d'habitat. D'autant que les environnements proches prennent un sens enrichi depuis qu'ils se situent dans les environnements larges de paléoclimats, de paléosols, de paléoflores, de paléofaunes, que décrit la paléontologie. Les résultats de cette dernière sont plus significatifs à mesure qu'ils s'éclairent des mouvements des plaques tectoniques, qui ont influencé les diffusions primatales et hominiennes en séparant et joignant alternativement l'Afrique et l'Europe, l'Asie et l'Afrique, l'Asie et l'Amérique, en dressant les Alpes et l'Himalaya, en cassant l'Afrique selon le Grand Rift, cette faille nord-sud dont les strates des parois effondrées plus ou moins à ciel ouvert ont montré, en livrant squelettes et outils, la fécondité de ce lieu de fracture pour le développement d'Australopithecus ramidus et paranthropus, d'Homo habilis et d'Homo erectus. Un autre cadre éclairant pour le dernier million d'années (1 MA), est celui des glaciations ponctuées tous les cent mille ans environ (100 mA) par des interglaciaires courts (le dernier, l'Eémien, a duré 20 mA), démarrant par un réchauffement rapide, et connaissant de brèves résurgences de froid. L'anthropogénie sera attentive au fait que l'interglaciaire où nous sommes s'est installé avec une stabilité exceptionnelle il y a 10 mA, après un maximum glaciaire il y a 20 mA <R.jan94,42>.

Dans le concert de la paléoanthropologie et de l'archéologie, il reste cependant de graves difficultés du fait que l'évolution des squelettes et celle des cultures ne vont pas fatalement de pair. Il n'est pas impossible qu'un état anatomique plus prometteur (disons chez les

spécimens les plus anciens d'*Homo habilis*) ait produit, pendant un temps plus ou moins long, des performances culturelles moins avancées que celles produites par un état anatomique moins prometteur (certains australopitèques). Plus près de nous, au Proche-Orient à l'époque de l'occupation de Qafzeh (100 mA), *Homo neandertalensis*, anatomiquement moins prometteur, et *Homo sapiens sapiens*, plus prometteur, ont pourtant des pratiques techniques (moustériennes) et culturelles (d'inhumation) que certains ethnologues jugent peu ou pas discernables <R.juin95,614>.

Une autre difficulté tient à ce que les intersélections entre corps hominien et cerveau hominien sont difficilement datables, pour des raisons que les spécialistes connaissent bien. (a) La masse cérébrale n'est un critère ni très linéaire ni très sûr de performances : le cerveau d'*Homo sapiens sapiens* actuel, qui fluctue entre 1,100 et 1,600 litre, n'est parfois guère que le double de celui d'*Homo habilis* et le triple de celui de l'Australopithèque ; et les Néandertaliens, dont les destinées furent moins glorieuses que celles de *sapiens sapiens*, ont eu parfois des crânes d'une capacité de 1,640 litre. (b) Les dures-mères, seules conservées, ne nous donnent que des indications indirectes sur la vascularité des cerveaux fossiles, laquelle nous fournit des indications également indirectes sur leur anatomie et leur physiologie. (c) Là même où nous entrevoyons suffisamment l'anatomie et la physiologie, les cerveaux hominiens sont aptes à des suppléances, c'est-à-dire que ce qui y est habituellement presté par une aire peut parfois l'être par d'autres ; donc, si une région cérébrale s'est accrue autrefois, cela n'assure pas que la fonction qui y est actuellement liée se soit autrefois accrue pour autant. (d) Quand nous parlons d'aire ou de centre "de" telle ou telle fonction, pour dire qu'un lieu cérébral est "engagé dans" un fonctionnement, nous sommes loin de savoir clairement ce que cet engagement veut dire.

Enfin, quant aux séquences les décisions sont d'autant plus risquées qu'il n'est pas toujours vrai qu'une performance nouvelle soit d'abord favorisée en raison de ce qui la rendra un jour rentable : la mâchoire hominienne arrondie fut sans doute sélectionnée pour des raisons d'alimentation omnivore et de configuration générale d'une tête sphérique, bien avant que son arrondissement lui permette de devenir plus tard l'instrument d'un langage finement articulé. De même, une première station debout aurait pu être favorisée chez certains Primates par leurs efficaces postures d'intimidation à bras levés, bien avant d'être sélectionnée pour ses autres avantages en milieu découvert <R.jan94,80>. Ainsi, là où nous voyons des états successifs d'un caractère unique, il est fort possible, parmi tant d'interactions latérales, que nous invoquions des choses qui n'appartiennent pas à un fond commun.

On le voit, les difficultés de la paléoanthropologie sont considérables, et le lecteur français peut les suivre agréablement et pertinemment à travers les articles que "La Recherche" publie régulièrement à ce propos. Cependant, ses résultats et ses questions sont assez cohérents pour avoir déjà définitivement transformé l'idée qu'*Homo* se faisait de lui-même il y a une quarantaine d'années encore. Et cette idée est un des facteurs les plus décisifs du passage du MONDE 2 au MONDE 3.

2. L'anthropologie physique

Le Centre National de la Recherche Scientifique français a publié, en 1986, un ouvrage rédigé par une trentaine de spécialistes de divers

pays, intitulé L'homme, son évolution, sa diversité (HED), dont le sous-titre est : Manuel d'anthropologie physique.

Ce qu'est cette "histoire naturelle de l'Homme" est facile à comprendre. Les ADN nous renseignent sur la filiation des populations. Le pied des mélanodermes (noirs) n'est pas le même que celui des leucodermes (blancs) et des flavodermes (jaunes) : il n'a pas de voûte plantaire, tout en n'étant pas un pied plat. Les lèvres vulvaires des femmes hottentotes sont exceptionnellement larges. Ainsi, certains traits anatomo-physiologiques concernent des populations réduites, comme les caractéristiques respiratoires des Andains ou métaboliques des Fuégiens, tandis que d'autres déterminent ce que l'anthropologie culturelle appelle des "sous-espèces" ou "grandes races" <HED>.

Il va de soi que des observations de ce genre intéressent au plus haut point l'anthropogénie, en particulier dans sa compréhension des civilisations et des ethnies. Avoir ou n'avoir pas une voûte plantaire, tout en n'ayant nullement un pied plat, détermine certainement une relation particulière au sol, modifie toute la stature hominienne, et a donc des conséquences culturelles considérables sur la pratique des indices, des index, des effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques, du rythme, de la présentivité, etc.

Le concept de sélection naturelle à conséquences culturelles, et corrélativement de sélection culturelle à conséquences naturelles, devrait être aussi populaire que celui de sélection naturelle tout court. Le mot race des langues romanes et germaniques est utile en ce qu'il signale qu'il y a des actions géographiques, climatiques, sanitaires, et aussi culturelles qui finissent par sélectionner les organismes au point de les rendre, après quelques siècles ou quelques millénaires, physiquement très différents d'une population à l'autre. Le mot ethnos grec, qui couvrait à la fois la race, le sexe, la religion, la langue, insistait déjà sur le croisement entre culture et physique qui s'exerce là. Du reste, les spécifications biologiques d'Homo n'empêchent chez lui ni les croisements reproducteurs, ni les échanges culturels, ni les conflits thématiques, et sont ainsi, par leur variété même et leur tension, un ressort essentiel de l'anthropogénie.

Dans la France actuelle, où le MONDE 2 est encore très vivace, les publications en anthropologie physique sont rarissimes, et généralement ignorées même par ceux qui font de l'anthropologie culturelle ; L'Homme, son évolution, sa diversité commence par la phrase suivante : "En 1885, Paul Topinard publiait son traité d'anthropologie physique. Depuis cette date <un siècle>, aucun ouvrage dressant le bilan des connaissances en ce domaine n'a été imprimé en français." Les pays anglo-saxons sont radicalement différents à cet égard, et leur saisie biologisante est un des aspects par lesquels ils sont souvent en consonance spontanée avec le MONDE 3.

3. L'anthropologie culturelle

L'anthropologie culturelle s'annonce chez Homo dès l'histoire différentielle d'Hérodote, puis chez Marco Polo, de Landa, Bougainville, etc. Mais dans ces cas, si le narrateur et ses lecteurs étaient ébranlés parfois violemment, ils n'allaient guère jusqu'à s'interroger sur la nature d'Homo ou sur celle de sa raison, sauf s'il s'appelait Montaigne écrivant l'Apologie de Raymond Sebond. L'évêque espagnol De Landa, au XVIIe siècle, est saisi par l'excellence de la civilisation des Maya du

Yucatan, "lesquels pourtant n'ont pas connu le Christ", mais c'est à travers son propre cadre chrétien qu'il parle à leur propos de "manera de bautismo", d'"especie de confesion" : "Que los yucatanenses naturalmente conocian que hacian mal, y porque creian que por el mal y pecado les venian muertas, enfermedades y tormentos, tenian por costumbre confesarse cuando y a estaban en ellos".

Ce qui se passa à partir de 1830 fut révolutionnaire. La mentalité romantique historique combinée avec les vues évolutionnistes de Lamarck, puis de Darwin, avec aussi le triomphe définitif de l'attitude archimédienne en science, prépara la mise en place d'une anthropologie culturelle à la recherche de l'autre, du différent. Tout naturellement, elle prit d'abord une allure progressiste ou orthogéniste qui atteint son climax, plutôt que dans les vues abstraites de Herbert Spencer sur le passage de l'homogène à l'hétérogène, dans le monumental *The Golden Bough* de James Frazer (1890-1915), où l'on peut suivre, par exemple, comment la magie des origines "progressse", "s'améliore", "se purifie", "se cultive" progressivement en religion.

Cependant, autour de 1915, toujours dans le cadre de la crise des fondements, Malinowski annonce franchement le MONDE 3 en prenant l'attitude d'un "participant observer" qui s'immerge dans les milieux sauvages de la Mélanésie pris en toutes leurs dimensions. Ses enquêtes d'abord engagées à travers un interprète se continuent en pidgin, enfin en mélanésien. Ses observations aux Trobriand portent sur le mythe, le droit, la sexualité, nous sommes dans les années créatrices de Freud, et il collabore avec Havelock Ellis. Il distingue dans les groupes étudiés la coutume théorique et la coutume pratique, chacune ayant une importance. Pour lui, toute description anthropologique doit se vérifier au ras de la vie quotidienne ; est-ce pour cela qu'il privilégie parfois indûment la magie? Le centre de sa méthode sera plus ou moins bien visé par le terme de "fonctionnalisme", lequel, à la recherche des fonctions sociales des faits observés, a une approche relativement synchronique et se présente par là en rupture avec l'évolutionnisme du XIXe siècle.

C'est pourtant dans les années 1930 qu'Homo prend la conscience la plus vive des visions du monde (*Weltanschauungen*), c'est-à-dire des ontologies et les épistémologies contrastées, qu'il est capable de développer selon ses ethnies. La connaissance profonde que B.J. Whorf, mort en 1941, a des dialectes Hopi, Mayas, Aztèques l'introduit aux conceptions originales du temps et de l'espace, ou plus exactement de la durée et de l'étendue, dont ils témoignent. En 1947, le Do Kamo de Leenhardt conclut une intimité de vingt-cinq années avec les Canaques de Nouvelle-Calédonie depuis 1902. A travers la grammaire qu'il établit du houaïlou et de plusieurs autres langues de la Malaisie du Sud, le missionnaire protestant prend une vue phénoménologique et existentialiste de tous les aspects de l'existence canaque, et, dans le couple pour lui universel "vie mythique/vie rationnelle", il observe le passage de l'accent sur la première à l'accent sur la seconde suite à la colonisation. Do Kamo est un des livres les plus difficiles qui se puisse lire. Cela tient à la façon dont, selon la philosophie de son temps, l'auteur utilise "personne", "identité", "collectif", etc., après avoir pourtant montré que ces termes ne sont pas pertinents dans l'univers néo-calédoniens. Mais surtout l'ouvrage oblige son lecteur français à penser canaque autant que faire se peut. Ce qui est l'exercice fondamental mais rare, presque impossible, de toute anthropologie authentique.

Après ce moment glorieux, vint le revirement des années 1950. En même temps que la linguistique se rétrécissait de Whorf-Leenhardt à Jakobson-Chomsky, l'anthropologie se rétrécit de Whorf-Leenhardt à Lévi-

Strauss. Ignorant d'ordinaire les dialectes et donc les logico-sémiotiques des peuples qu'ils étudiaient, les structuralistes prétendirent atteindre un "humain" universel réduit à quelques lois de l'échange, et lurent "musicalement" des mythes en traduction. Les résultats, que nous avons rencontrés plus haut à l'occasion du structuralisme comme interrogation radicale sur Homo, ne furent pas négligeables, car l'échange est une activité de base d'Homo possibilisateur. Mais, de même que le linguiste structuraliste se montrait incapable de comprendre comment le langage signifiait, l'anthropologue culturel "structuraliste" se défia de la signification et du sens, et traita de haut ceux qui en percevait. Lévi-Bruhl et Mauss étaient loin, qui avaient introduit Leenhardt à l'Ecole pratique des hautes-études pour y faire pénétrer l'esprit des cultures ascripturales.

Vers 1975, le structuralisme provoqua une réaction illustrée au mieux par Pierre Clastres, et qui intéresse directement l'anthropogénie. Son Archéologie de la violence ("Libre", 1977) peut se résumer déductivement : le groupe sauvage (chasseur, cueilleur, même agriculteur) pratique l'exclusivité du territoire et l'autarcie égale, non accumulatrice, non commerciale, indivisée (aucune division du travail, hormis celle qui divise les sexes) >> ce in-group (1907) qui exclut toute unité par domination, tout Etat (le chef exprime seulement la loi de l'indivision fixée par les Ancêtres) ne peut se confirmer que par le miroir d'un out-group (1907) >> l'Autre est donc complémentaires ou bien ami ou bien ennemi >> alors la guerre a pour fonction de confirmer l'ennemi comme miroir de l'ami >> elle appelle le morcellement, et aussi l'alliance, du reste mobile >> la sphère de l'alliance détermine la sphère de l'échange extragroupal >> l'échange des biens culmine dans l'échange des femmes à l'égard de l'allié, versus le rapt des femmes, but de guerre par excellence à l'égard de l'ennemi >> "l'être social primitif a donc simultanément besoin de l'échange et de la guerre, pour à la fois conjuguer le point d'honneur autonomiste et le refus de la division". >> Bref, "la guerre est contre l'Etat", alors que la formule de Hobbes était que "l'Etat est contre la guerre, qui empêche l'Etat".

Ceci, selon Clastres, déboute trois lectures des sociétés sauvages. (a) Celle, naturaliste, de Leroi-Gourhan, qui voit dans la guerre une continuation naturelle de la chasse et de la capture, non une structure instauratrice de la société et du socius. (b) Celle, économiste, qui interprète la guerre comme une façon de se procurer des biens indispensables, par exemple les protéines pour les Indiens sud-américains (Gross et Harris) : au contraire, les sociétés sauvages, autosuffisantes et non accumulatrices, sont des "sociétés de loisir" (Lizot). (c) Celle, échangiste, de Lévi-Strauss, qui fait de la guerre une modalité de l'échange quand il échoue, et qui écrit en 1949 dans Les Structures élémentaires de la parenté que "les échanges sont des guerres pacifiquement résolues, les guerres sont l'issue de transactions malheureuses."

L'archéologie de la violence de Clastres se fonde sur l'affirmation répétée des anciens voyageurs et explorateurs, que "les peuples primitifs sont passionnément adonnés à la guerre". La schizanalyse de Deleuze-Guattari, en insistant toujours davantage sur les "machines de guerre" comme parade contre les "appareils d'Etat", a reconnu sa dette à l'égard de cette lecture qui, à travers le Sauvage, s'est proposé de comprendre les fondements d'Homo. En particulier, en exploitant la thèse sociologique des années 1910 sur la fonction indispensable du out-group (ennemi) dans l'identité du in-group ou we-group (ami).

4. L'anthropologie philosophique

Une des conséquences de la crise des fondements des années 1900 annonçant le MONDE 3 fut un retour épistémologique à Aristote et au Moyen Age, dont témoignent le réalisme objectiviste scotien de Peirce et l'intentionnalisme, tension de l'esprit vers l'objet comme "conscience de...", chez Brentano, qui fut maître de Husserl. Tant et si bien que des milieux spiritualistes de la première moitié du siècle conçurent une néoscholastique, et en particulier une "anthropologie philosophique", ayant pour propos, en s'éclairant à la fois de la philosophia perennis, de la critique de Kant, du marxisme, de la phénoménologie, de l'existentialisme, de la psychanalyse, parfois de la philosophie des sciences, de créer une épistémologie et une ontologie critiques. Celles-ci produisirent dans les années 1940 les cinq Cahiers du jésuite Joseph Maréchal, dont les disciples immédiats, comme Auguste Grégoire, auteur d'Immanence et Transcendance, manifestèrent une volonté de vérité vraie pathétique, qui vaut la peine d'être signalée, car elle est un fait assez unique dans l'histoire d'Homo. Avant que ne se manifeste, dans le même milieu, l'intention justement peu critique de dégager une vue "anthropique" du cosmos, tournant autour de la réanimation de l'Evolution créatrice bergsonienne, qui reste attachée au nom du jésuite archéologue Teilhard de Chardin.

Mais ces démarches syncrétiques cessèrent d'être initiatrices autour de 1955, et notre titre vise tout simplement l'anthropologie qui fut faite par les philosophes, surtout dans l'Inde des Upanishads, en Chine et en Occident. Ce qui frappe alors c'est comment Homo philosophique a conçu sa théorie de lui-même à la façon d'un département exigu et dérivé de la théorie des choses. Par exemple, comme un dosage particulier de yin et de yang en Chine. Comme un reflet de l'unité stricte chez Parménide ; de l'écoulement général chez Héraclite. Comme une des combinaisons des quatre éléments chez Empédocle. Un genre parmi les genres chez Aristote. Un échelon sur l'échelle des processions-récessions chez les néo-platoniciens. Un degré des participations à l'Etre chez Thomas d'Aquin. Une rencontre de l'étendue et de la pensée chez Descartes, puis chez Spinoza. Une monade privilégiée chez Leibniz. Une étape de la grande Logique par laquelle l'Etre revient sur soi en Conscience chez Hegel. Une négativité (décompression) d'un pour-soi dans le plein de l'en-soi chez Sartre, etc.

Le cas de Kant est exemplaire, puisque, à la suite des conflits irréductibles auxquels avait mené la philosophie occidentale (surtout ceux des empiristes et des rationalistes), il estima qu'il fallait, avant de rien conclure, s'interroger au préalable sur les capacités à philosopher et connaître d'Homo comme tel. C'aurait donc pu être le départ d'une anthropologie, voire d'une anthropogénie. Mais lui aussi part des objets, "des conditions de possibilités des objets comme objets", en particulier des deux qui lui paraissent les plus solides en son temps : la géométrie euclidienne pour l'esthétique transcendantale, la physique newtonienne pour l'analytique transcendantale. Et si pendant vingt-cinq ans Kant fait un cours qui contient par exemple des remarques très importantes sur la folie comme éclaircissement d'Homo, le titre sous lequel il le publie montre bien le statut subsidiaire (pragmatique) qu'il accorde à cette approche : Anthropologie in pragmatischer Hinsicht, 1798.

Seuls presque Kierkegaard et Nietzsche firent exception, allant droit à l'homme, ou au surhomme. Mais est-ce pour cela que ni l'un ni l'autre ne figurent dans A History of Western Philosophy de Bertrand Russell? Même le très existentialiste Heidegger partira d'une "guigantomakHia peri tès ousias". Tandis que Sartre, encore en 1940,

reconstruit la conscience hominienne concrète de Baudelaire, de Genet ou de Flaubert non seulement à partir de rapports dialectiques d'un en-soi et d'un pour-soi transcendants, mais littéralement avec eux.

On remarquera néanmoins que Spengler autour de 1920 et Toynbee autour de 1950 proposèrent des philosophies de l'histoire qui ne sont plus simplement des dialectiques incarnées comme celles de Bossuet, Vico, Hegel, Comte, mais suivent a posteriori le caractère géographique (selon les civilisations) et historique (selon les moments de ces civilisations) des grands socles épistémologiques à partir desquels les spécimens hominiens se sont saisis eux-mêmes. Il était assez normal que ces vues sémiotiques naissent dans le séisme que fut le passage du MONDE 2 au MONDE 3, à un moment où la notion d'Evolution biologique commençait à prendre un caractère radical, c'est-à-dire moins naïvement linéaire, et où aussi la lecture des Polynésiens par le "participant observer" que fut Malinowski obligeait à tout repercevoir depuis les racines. S'il était né une bonne génération plus tard, Oswald Spengler, avec sa capacité de se mouvoir pertinemment dans les domaines les plus divers, et son infailliable lucidité perceptive, aurait pu, au lieu de seulement édifier *Der Untergang des Abendlandes*, concevoir une anthropogénie. En particulier, s'il avait disposé des acquis de la paléoanthropologie et de la neurophysiologie. Et s'il avait eu derrière lui, et non devant, la Deuxième Guerre mondiale.

5. L'anthropologie poétique

A l'anthropologie philosophique on peut rattacher un courant qui a connu ses "voyances" entre 1940 et 1960, et qui en France fut représenté par le poète René Char, en sympathie avec Heidegger. Homo accompli n'y répugne pas à l'action, - Char fut un soldat éminent, et Heidegger vibra des rumeurs de l'appareil militaire du IIIe Reich, - mais il la fait précéder de l'illumination de la poésie et de la pensée. "La poésie ne rythmera plus l'action. Elle sera en avant", faisant écho au Rimbaud des *Illuminations*. La pensée va "à contre-pente" de la philosophie, elle remonte dos tourné à son état antérieur, celui d'Héraclite, où elle ne "décline" pas encore en métaphysique, comme chez Platon et Aristote, introduits par Socrate. Ainsi entendues, la poésie et la pensée se meuvent dans l'Origine, avant le Commencement, que néanmoins elles déclenchent. "Cependant, l'homme n'a pas la souveraineté (ou n'a plus, ou n'a pas encore) de disposer à discrétion de cette vraie vie, de s'y fertiliser, sauf en de brefs éclairs qui ressemblent à des orgasmes." (Char)

On peut alors être déçu de l'aspect tautologique des propositions engendrées par ce tch'an et cette attente d'un satori occidentalisé : proche-lointain, lointain-proche, parole-silence, sens qui est non-sens, etc., qu'êtirent Baufret, Blanchot, Barthes. Mais on peut voir aussi dans ce phénomène une sorte de suspens dans le moment où, au milieu du XXe siècle, les fonctionnements du MONDE 2 s'évanouissaient et où ceux du MONDE 3 se discernaient à peine. La carence des fonctionnements dégageait la présence, et même la présence-absence, dans ce qu'on pourrait considérer comme un pressentiment du couple initial fonctionnements/présence <7>, destiné à remplacer bientôt le couple conscience/monde.

G. L'ANTHROPOGENIE

L'anthropogénie est la constitution continue d'Homo comme état-moment d'Univers. Le mot désigne aussi la discipline qui a cette constitution pour thème. La présentation d'Anthropogénie, sa table des matières, puis le développement de ses chapitres nous dispensent de nous étendre sur sa démarche, qui remplit ce travail.

Rappelons cependant qu'elle s'assigne comme tâche de signaler et de situer avec quelque prédilection les faits hominiens négligés, ou refoulés, ou forclos par les théories d'Homo : les virtualités de l'organisme redressé et transversalisant ; le cerveau endotropisant ainsi induit ; le couple indices-index déclenché en conséquence ; la possibilisation ; les effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques ; la distinction primordiale fonctionnements/présence ; le statut des images massives ; le statut de la musique et du langage massifs ; l'articulation générale du spécimen hominien ; la suite obligée des trois "mondes".

On aura remarqué, au point où nous en sommes, que l'anthropogénie porte une attention particulière aux opérateurs. Ce terme a l'avantage de pouvoir s'appliquer à des réalités très diverses : concepts, mots, objets, processus, événements, individus, dès lors qu'ils jouent un rôle fort et relativement durable dans la constitution d'Homo comme état-moment d'univers. Ainsi ont été des opérateurs le bouddhisme et le christianisme, le livre codex et le CD-ROM, le rationalisme et l'empirisme, la caméra de télévision et le micro de la radio, les équations différentielles, la bataille de Salamine ou la Choah, Auguste et Tamerlan, la croix et le croissant, le grand Rift Africain et l'insularité japonaise, Archimède et Newton, le télescope Hubbel, les théorèmes de Gödel et de Turing, l'encre de Chine et la pointe bic, le tambour, la harpe, le violon, le piano, le lingot d'or et le billet de banque, etc. Le coup d'oeil anthropogénique a charge de repérer les opérateurs-clés, et de saisir les tenants et aboutissants de leur articulation sur l'aventure hominienne.

Il faut alors se demander si, ainsi conçue, l'anthropogénie a quelque chance de retenir l'attention de spécimens hominiens. L'histoire semble prouver que, là où il n'est pas pressé par des indexations archimédiennes impitoyables, comme dans les sciences des choses, Homo a jusqu'à aujourd'hui attendu de ses théories sur le monde, et surtout de ses théories sur soi, non pas des faits vérifiables et coordonnables, mais surtout un art de vivre, une prédication indirecte de clivages rassurants, une exaltation diffuse, des thèmes se prêtant aux conversations animées ou à la jouissance solitaire d'une lecture édifiante, et fondamentalement à une consistance "subjective" viable.

Le présent chapitre indique qu'il y a eu chez les spécimens hominiens, du moins jusqu'à aujourd'hui, une volonté rusée de ne pas voir clair en eux-mêmes. Pourquoi? A cause de l'indescriptibilité de la présence-absence, en contraste avec la descriptibilité des fonctionnements? Par peur des effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques, indescriptibles de facto, sinon de jure? Par crainte d'envisager en face les logiques internes des signes, ou la nature du pouvoir, ou l'inconsistance du X-même? Par préférence pour des théories et des pratiques très partielles et relativement simples, comme le behaviorisme, la psychanalyse, la phénoménologie, le structuralisme, la linguistique traductionnelle, la schizanalyse, l'anthropologie culturelle?

Cependant, Homo contemporain est affronté à de telles urgences sur son environnement et sa nature, et par ailleurs la paléontologie, la biologie, la connaissance de la diversité des civilisations lui donnent tant de nouvelles clartés sur soi, qu'on ne saurait exclure absolument qu'une pareille convergence de pressions, de questions et de réponses provocantes provoque un jour une sorte de saut quantique individuel et collectif chez l'animal possibilisateur, se percevant non plus comme une conscience-en-le-monde (in der Welt-sein) mais comme un état-moment d'Univers.

Assurément, ceci supposerait une jouissance et un désir de lucidité anthropogénique. Car pourquoi Platon, Aristote, Kant, Hegel ne firent-ils pas une théorie de l'indicialité et de l'indexation, pourquoi ne virent-ils pas les pouvoirs mathématiques et logiques de leurs pas et de leurs deux mains planes, ou la distinction fonctionnements/présence, alors que c'était le fondement d'Homo, et qu'il leur suffisait de quitter un moment leurs abstractions rassurantes et d'ouvrir les yeux pour s'en apercevoir? Pourquoi tant d'éloquence vaine autour de morales non fondées? C'est qu'appartenant au MONDE 2 ils désiraient les tous composés de parties intégrantes de l'idéal grec. Ils avaient le désir d'Anthropos et non d'Homo.

Pour que l'anthropogénie soit possible, elle suppose le désir d'Homo, plus vaste et plus fuyant que l'Anthropos grec, que le Pouroucha indien, que le Rèn chinois, que le Do Kamo polynésien. Or, dans le MONDE 3, par-delà le Cosmos-Monde-Dharma-Tao-Kamo, naît le désir de l'Univers. Et le désir de l'Univers comprend peut-être celui d'Homo, qui en est un état-moment.

Cela est fort incertain. Par exemple, nous avons eu l'occasion de dire qu'une linguistique et une anthropologie complètes et ouvertes de type whorfien ou leenhardtien seraient possibles. Elles semblent une condition préalable aux règlements des conflits ethniques ainsi qu'aux acculturations appelées par les exodes de populations. Elles sont envisageables depuis plusieurs années, et disposent aujourd'hui de moyens de documentations considérables. Elles sont particulièrement appréciées comme matière d'enseignement là où elles sont proposées. Or, rien n'indique le moindre branle général en leur sens. Le désir de voir peu clair en soi, donc de refuser toute anthropogénie, pourrait donc tenir à des clivages invincibles, et peut-être phylogénétiquement efficace, de l'ethos d'Homo.

Cependant, l'anthropogénie a quelques séductions immédiates. Sa volonté d'être couvrante, de ne laisser aucun domaine hors de sa vue, sa rédaction et ses articulations patentes font qu'y apparaissent de façon particulièrement claire certains facteurs initiaux d'Homo dans l'Univers : le trait-point, le pas comme cadence et comme négation, la chose-performance-en-situation-dans-la-circonstance-sur-un-horizon, etc. Ces facteurs s'y montrent à la base de domaines apparemment éloignés, qui ainsi communiquent par la racine : geste, langage, image, schéma, écriture, mathématique, logique, musique. Et ils frappent par leur simplicité efficace. Si simples qu'ils font comprendre la vitesse de l'apprentissage du langage et de la logique de sa culture par le jeune enfant. Ainsi que la vitesse à laquelle des populations dites sauvages, ou très étrangères, assimilent d'autres cultures quand elles en éprouvent le besoin. Deux aisances qui ont été indispensables à l'émergence et au maintien des groupes hominiens sur la planète.

D'autre part, en conclusion d'un chapitre sur les théories contemplatives qu'Homo a faites de soi, on remarquera que l'anthropogénie est une démarche qui met à nu ce qu'est la théorie philosophique en général. Non pas une déduction de thème en thème, mais un éventail aussi couvrant que possible de thèmes pertinents, qui s'élaborent de conserve sous un certain regard. Et ainsi s'entre-vérifient d'étape en étape jusqu'à leur mise en résonance.

* * *

Situation du chapitre

Ce chapitre comporte une difficulté particulière. C'est que l'anthropogénie y intervient comme une des théories à prendre en compte. D'où, quand elle relève et caractérise le caractère anthropogénique des autres démarches, - la sémiotique, la phénoménologie, la psychanalyse, le structuralisme, la théorie des catastrophes élémentaires, - elle pourrait apparaître comme marquant leurs forces et leurs limites par rapport à elle-même, c'est-à-dire comme les évaluant selon un parti historique. Ce qui n'est pas son but, et lui convient d'autant moins qu'il s'agit de courants proches dans le temps, et qui sans doute n'ont pas achevé leur trajectoire. L'auteur a cherché à pallier ce vice de méthode par quelques précautions de rédaction. Elles sont certainement insuffisantes, et il doit confier à l'esprit critique du lecteur de les parfaire.